LA MORT
DE
HENRI QUATRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

SUIVIE D'UN PRÉCIS HISTORIQUE.

Deux exemplaires ont été remis à la Bibliotheque impériale.

Digitized by Google

HENRI IV.

Paris chez Aut. Aug. Renouard.

LA MORT
DE
HENRI QUATRE,
ROI DE FRANCE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR GABRIEL LEGOUVÉ,

MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL ET DE LA LÉGION D'HONNEUR;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIERE FOIS SUR LE THÉATRE FRANÇAIS PAR LES COMÉDIENS ORDIN. DE L'EMPEREUR, LE 25 JUIN 1806;

SECONDE ÉDITION.

Prix, 2 francs.

A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 55.

M. DCCCVI.

67288

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Le meilleur de nos rois, assassiné au milieu de son peuple qui l'adoroit, dans le moment où il alloit combattre un ennemi national, et mettre le comble à la gloire d'un regne heureux et florissant; tel est l'évènement que j'ai transporté sur la scene, persuadé que l'intérêt puissant qu'il inspire m'aideroit à surmonter les difficultés d'un sujet annoncé comme impraticable.

J'aurois pu sans doute ne me servir que d'une intrigue politique; mais outre que ce ressort employé seul au théâtre entraîne quelque froideur, j'ai pensé que Henri IV ne

pourroit jamais y paroître qu'un héros, et je voulois, en lui conservant cette partie brillante de son caractere, le représenter avec les autres qualités qui le distinguent. Il m'a semblé qu'une intrigue domestique, où il seroit placé entre sa femme et Sully, convenoit mieux pour le montrer sous les traits d'un bon époux, d'un ami sensible, d'un monarque à la fois occupé du bonheur de sa famille et de son peuple, enfin, avec cette physionomie particuliere qui en fait le meilleur des hommes autant que le plus grand des rois: l'affluence que les représentations de cette tragédie ont attirée, et surtout les larmes qu'elle a fait répandre, me donnent le droit de croire, sans me dissimuler ses défauts, que je ne me suis pas entièrement trompé.

Je ne répondrai rien de plus aux critiques

littéraires. Quant aux objections historiques qu'on a élevées sur la complicité de d'Epernon, de Marie de Médicis, et de l'Espagne dans l'assassinat de Henri IV, je renvoie aux observations qui sont à la suite de la piece.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HENRI QUATRE, roi de France;	M. Talma.
MARIE DE MÉDICIS, reine de France;	Mlle. Duchesnois.
Le duc de SULLY*;	M. Damas.
Le duc D'EPERNON;	M. Lafond.
Le comte D'ALBRANA, ambass. d'Espagne;	M. Després.
Un officier du palais.	M. Varennes.
Membres du conseil. / Pages.	Personnages muets.

La scene se passe au Louvre.

(*) Ce rôle appartient à l'emploi des peres nobles.

LA MORT
DE HENRI QUATRE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, SULLY, D'EPERNON, PLUSIEURS MEMBRES DU CONSEIL.

(Le roi est assis sur un fauteuil; les autres sur des tabourets.)

LE ROI.

Oui, l'instant est venu, je pars; et dès demain
Paris voit aux combats voler son souverain.
Plus prompt que l'ennemi qui croyoit me surprendre,
Je conduis mes guerriers aux rives de la Flandre,
Dont l'Espagne ose encor menacer le repos:
De là je marche à Vienne, où, plantant mes drapeaux,
Je veux, sur les débris d'une altiere puissance,
Relever des Germains l'antique indépendance.
Il est temps d'écraser par de nouveaux exploits
Ce colosse orgueilleux qui pese sur les rois,

Ce sang de Charles-Quint, qu'en ses projets seconde
Et l'aigle des Césars et l'or du nouveau monde;
Renvoyons-lui les maux qu'en nous divisant tous
Sa fureur a vingt ans accumulés sur nous.
La chûte des partis, une nombreuse armée,
Des alliés, de l'or, et quelque renommée,
Voilà pour mes drapeaux les garants du succès:
J'en ajoute un plus sûr, la valeur des Français.
A la reine, en partant, je laisse la puissance:
Vous serez son conseil, et votre expérience
Par de sages avis consacrera ses lois.
Sachez, en l'éclairant, justifier mon choix;
Et mesurez vos vœux à ma reconnoissance,
Si vous m'avez conquis des cœurs dans mon absence.

D'EPERNON.

Sire, vous remplacer est un pénible emploi,
Vous, le pere du peuple encor plus que son roi.
D'Epernon cependant vous promet tout son zele:
Mais ne prolongez point une absence cruelle,
Et rendez-vous bientôt à nos cœurs satisfaits;
Votre auguste présence est un de vos bienfaits.

SULLY.

Ainsi que d'Epernon, Sully vous le demande,
Sire; faites pourtant ce que l'état commande.
Votre projet est vaste, et veut être achevé:
Cet empire, par vous des discordes sauvé,
Recele les débris de la Ligue sanglante
Dont l'Espagne entretient la fureur turbulente;
Et, malgré le repos où vous le maintenez,
Cache encore un volcan que vous seul contenez.
La guerre, où votre voix au champ de la victoire
Appelle les Français, peuple avide de gloire,

'a, mêlant les partis sous les mêmes drapeaux,
)e la haine en leurs mains éteindre les flambeaux,
:t frapper l'ennemi, dont l'intrigue éternelle
)es deux religions nourriroit la querelle.
uivez donc ce dessein, qui, dicté par l'honneur,
)oit fonder des Français la gloire et le bonheur.

LE ROI.

'ose plus loin encor porter mon espérance.
'on, je ne prétends point, en armant ma vaillance,
)indre un nouvel empire à mes vastes états:
lue, fiers de s'agrandir, les autres potentats
our leur intérêt seul ensanglantent la terre;
: combats pour fermer le temple de la guerre;
our finir sans retour ces démêlés affreux
ù s'épuise le sang des peuples malheureux.
ui, si ce bras vainqueur me soumet des provinces,
: les rends; et, d'accord avec les plus grands princes,
éleve dans Maïence un tribunal de rois,
ui, pesant de l'Europe et jugeant tous les droits,
es trônes ennemis préviendra la querelle,
t versera les dons d'une paix éternelle.
oilà pour quel exploit, guerrier toujours humain,
: cours briser les fers du Belge et du Germain:
: veux par mes bienfaits me survivre à moi-même;
t je pars, rassuré sur un peuple que j'aime,
uisque j'ai dans ce jour remis à votre foi
e repos de la France, et l'honneur de son roi.
her Sully, demeurez; et vous, que l'on nous laisse.

SCENE II.

LE ROI, SULLY.

LE ROI.

Toi qui, me consacrant dès ma tendre jeunesse
Un pur attachement du mensonge ennemi,
As su prouver qu'un roi peut avoir un ami,
Lorsque d'un camp nombreux l'ardeur me favorise,
As-tu tout préparé pour ma noble entreprise?

SULLY.

Sire, douter de moi, ce seroit m'offenser.
Tous vos trésors sont prêts, et vont vous devancer.

LE ROI.

A tes rares talents que je suis redevable!
C'est peu que de tes plans la sagesse admirable
De l'état épuisé m'ait fait guérir les maux,
Et du bonheur public rouvrir tous les canaux;
Tu sais encor, servant mon audace guerriere,
Des combats aujourd'hui m'applanir la carriere.
Quel prix?...

SULLY.

Lorsque pour vous mon zele est employé,
Ah! croyez que mon cœur d'avance m'a payé.
Il est donc vrai? demain votre départ s'apprête?

LE ROI.

Oui, demain... Et faut-il qu'un jour encor m'arrête!

SULLY.

Eh! quoi! déja, rempli d'une noble chaleur,
Vous voudriez courir au champ de la valeur;
Et votre cœur, brûlant de saisir la victoire,
Voit dans chaque retard un vol fait à la gloire!

LE ROI.

aloux de conquérir une immuable paix,
e brûle d'achever le plus grand des projets;
Iais ce triomphe heureux, dont tu me vois avide,
'est pas le seul objet d'un départ si rapide:
l me tarde de fuir ce Louvre, ce séjour
)ù des tourments nouveaux m'accablent chaque jour;
)ù mon épouse, hélas! de soupçons poursuivie...

SULLY.

)uoi! la reine toujours...

LE ROI.

Empoisonne ma vie.
'e n'est pas qu'écoutant un charme suborneur,
amais de son époux elle ait blessé l'honneur:
es penchants vertueux, sa piété sincere,
'ourrissent dans son ame une pudeur sévere;
Iais elle méconnoît la douceur, la bonté,
levoir d'un sexe aimable, et son autre beauté.
a sagesse, en tous lieux par le peuple encensée,
)u soin de mon bonheur croit être dispensée:
ltiere, elle se livre à des emportements (*)
)ui dans de longs débats consument nos moments;
on silence lui-même est rarement paisible.
[élas! mon cher Sully, sur ce trône terrible,
)ù, du sein des partis qui l'avoient menacé,
la gloire m'appeloit, et mon bras m'a placé,
ondamné sans relâche à cette vigilance
)ue de leurs intérêts m'impose la balance,
ouffrant de ne pouvoir guérir qu'avec lenteur
es coups qu'à la patrie a portés leur fureur,
'ourmenté des complots que l'étranger apprête,

(*) Historique

Et sans cesse voyant suspendu sur ma tête
Le fer des assassins que j'ai deux fois trompé,
Et dont je sens qu'un jour je tomberai frappé,
J'avois besoin d'un cœur dont l'indulgence extrême
Consolât mes chagrins, m'arrachât à moi-même,
Et sût, dans un commerce aussi tendre que doux,
Du fardeau des grandeurs soulager un époux.
Je ne l'obtins jamais dans mon triste hyménée.
Ah! faut-il qu'une chaîne au bonheur destinée
Loin d'adoucir mes maux les rende plus affreux!
Peut-être que Henri méritoit d'être heureux!

SULLY.

Je vous plains: mais la reine... ah! j'ose aussi la plaindre!
On sait qu'en ses transports, qu'elle ne peut contraindre,
Elle vit pour vous seul; et que l'amour jaloux
De son ame inquiete allume le courroux.
Vos volages ardeurs l'autorisent peut-être...
Excusez ma franchise.

LE ROI

Elle est chere à ton maître.
Le plus sincere amour, je ne le nierai pas,
Semble de Médicis causer tous les éclats;
Et sans doute, aux plaisirs trop souvent accessible,
J'ai trop peu ménagé ce cœur fier et sensible;
Mais de plus de remords je serois combattu
Si, gardant la douceur qui sied à la vertu,
Son chagrin se livroit à moins de violence,
Et sur moi des pleurs seuls employoit l'éloquence.
Combien près d'un époux ils la serviroient mieux!
Tu le sais, je la vis toujours des mêmes yeux:
Quoiqu'un goût inconstant m'inspirât de foiblesses,
Elle n'obtint pas moins mes plus cheres tendresses.

A ses moindres desirs son époux applaudit;
J'élevai les Français qu'appuya son crédit;
Dans un poste éminent, près de moi, pour lui plaire,
Je plaçai d'Epernon que sa faveur préfere.
C'est peu; de son ardeur, de ses chagrins touché,
J'ai rompu tous les nœuds qui m'avoient détaché;
J'ai voulu que sur moi régnât ma seule épouse:
En suis-je plus heureux? est-elle moins jalouse?
Non, malgré mes efforts, sur un soupçon léger
Son courroux se réveille, et revient m'assiéger.
Tout récemment encore... ô rigueur trop cruelle!
Quand je croyois trouver le bonheur auprès d'elle,
L'ingrate se plaignit avec emportement
Du retard qui s'oppose à son couronnement,
Voulant que ce délai, que la sagesse ordonne,
Fût l'outrage secret d'un cœur qui l'abandonne;
Et ses transports jaloux, exhalés à grands cris,
Vinrent d'un long tourment fatiguer mes esprits.
Nos enfants étoient là... leur présence, leurs charmes,
Leurs pleurs, qu'elle voyoit se mêler à mes larmes,
Leur innocent effroi, leur filial amour,
Leurs bras, dont ils venoient nous presser tour-à-tour,
Rien ne put arrêter son injuste colere,
Même en les embrassant elle accabloit leur pere!
Ah! Sully, conçois-tu cet excès de fureur?

SULLY.

Vous la fuyez souvent; et sa jalouse aigreur,
Malgré sa piété, croissant dans le silence,
Semble encor s'irriter des ennuis de l'absence.
Du moins, près de partir, resserrez vos liens;
Daignez plus d'une fois chercher ses entretiens;
L'amour n'est pas long-temps armé d'un front sévere.

D'ailleurs, ce jour vous offre un moyen de lui plaire:
Vous-même apprenez-lui que, flattant sa fierté,
Vous devez en ses mains laisser l'autorité.

LE ROI.

Oui, sans doute; et mon cœur saisit cette espérance.

SCENE III.

LE ROI, SULLY, UN OFFICIER DU PALAIS.

L'OFFICIER.

Du monarque espagnol l'ambassadeur s'avance,
Sire; daignerez-vous ici le recevoir?

LE ROI.

Qu'il entre... *(à Sully)* Oseroit-il conserver quelque espoir?

SCENE IV.

LE ROI, SULLY, L'AMBASSADEUR.

L'AMBASSADEUR.

Entre l'Espagne et vous quand la guerre doit naître,
Sire, je ne viens point, organe de mon maître,
De la foi des serments vous rappeler les droits:
Je sais trop que le glaive est l'équité des rois;
Et que tous ces traités, dont la rigueur les blesse,
Ne sont jamais sacrés qu'aux yeux de la foiblesse.
Mais l'Europe, qu'allarme un avenir affreux,
Veut qu'ici j'en appelle à ce cœur généreux.
A peine des combats qui l'avoient épuisée
Par vos soins dans la paix elle s'est reposée,
Vous voulez, de l'Autriche attaquant les destins,
Rallumer tous les feux que vous aviez éteints;
Et vous-même, oubliant vos bontés protectrices,

Des états affoiblis rouvrir les cicatrices :
Un héros doit-il suivre un aveugle courroux?
La paix, chere à mon maître, est-elle un poids pour vous?

LE ROI.

Votre maître! toujours méditant notre perte,
Il ne fait de la paix qu'une guerre couverte.
Oui, vingt fois sur ces bords, où des temps désastreux
Je répare les maux, et rends mon peuple heureux,
Son or, pour traverser mes bontés paternelles,
Soudoya des partis les trames criminelles;
Entraîna Biron même à d'horribles desseins,
Et jusque dans ma cour paya des assassins.

L'AMBASSADEUR.

Lui!

LE ROI.

Je vois ses projets; sous sa puissance altiere
Il prétend, sans combats, courber l'Europe entiere,
Ne voir que des vassaux dans tous les potentats,
Et, comme son empire, asservir leurs états
A l'inquisition, dont il se fait l'apôtre,
La croix dans une main, et le glaive dans l'autre:
Mais tant que je vivrai j'arrêterai ses vœux.
Vers les bords de l'Escaut je guide un camp nombreux;
Peut-être encor plus loin j'enverrai les alarmes.
Au lieu de discourir, qu'il vole donc aux armes:
J'attends ses généraux, non ses ambassadeurs.

L'AMBASSADEUR.

Sire, vous les verrez, je réponds de leurs cœurs.
La Flandre, dont vos mains méditent le ravage,
Faut-il le rappeler, est le même rivage
Où d'Albe, don Juan, et Farnèse autrefois
Ont du glaive espagnol obtenu tant d'exploits;

Et sur ces bords, qu'embrase une guerre nouvelle,
Nous pourrons retrouver la victoire fidele.

LE ROI.

Si le nom de l'Espagne en Flandre est glorieux,
Le mien eut quelque éclat peut-être en d'autres lieux.
Peut-être Ivry, Coutras, et toutes les batailles
Que l'Europe me vit gagner sous nos murailles,
Valent bien ces exploits où vos fameux héros
Mêlerent aux lauriers le glaive des bourreaux.
Par de tels souvenirs mes troupes animées
Vont s'élancer sur vous de vengeance enflammées;
Et contre ces grands noms qu'exalte votre effroi
Les mânes des proscrits se leveront pour moi.

L'AMBASSADEUR.

Vos troupes vers Milan prennent aussi leur route:
Faut-il que Rome même aujourd'hui vous redoute?
J'oserai, signalant le retour de l'erreur,
Des amis de la foi vous peindre la terreur.
Allez-vous renverser les autels catholiques?

LE ROI.

Que je menace ou non les rives italiques,
Le pontife et le culte, en mon cœur adoptés,
Toujours par mes soldats se verront respectés.
C'est votre pouvoir seul que je prétends abattre.
Il n'est que deux partis, céder, ou me combattre.
Viens, Sully. *(Le Roi et Sully sortent.)*

SCENE V.

L'AMBASSADEUR.

Nous! tenter le hasard des combats!
Non, non; nos conjurés sont de plus sûrs soldats:

u'il meure! il en est temps; notre intérêt l'ordonne.
ais il faut qu'à nos coups d'Epernon l'abandonne.
ıi seul, chef de la garde, il peut nous le livrer.
:s discours dès long-temps m'ont fait tout espérer:
il se décide, adroit, profond, plein de courage,
ien ne lui coûtera pour finir son ouvrage.
âtons-nous de le voir; un nouvel entretien
a sans doute aujourd'hui m'assurer son soutien.
paroît à mes yeux.

SCENE VI.

L'AMBASSADEUR, D'EPERNON.

L'AMBASSADEUR.

Le péril est extrême,
lustre d'Epernon : le roi part demain même;
emain il leve un bras prêt à tout foudroyer;
faut donc que ce jour pour lui soit le dernier.
ıchons bien profiter des moments qu'il nous laisse.
Ces grands, dont je flattai l'orgueilleuse foiblesse,
es prêtres, dont mon or acheta les discours,
'e leur voix, contre lui, m'ont prêté le secours.
s ont semé par-tout la crainte, le scrupule:
Quel est donc, ont-ils dit à la foule crédule,
Cette guerre où le roi, pour d'incertains lauriers,
Vous arrache à la paix de vos heureux foyers?
Catholique au dehors, mais protestant dans l'ame,
Le culte de Geneve est le seul qui l'enflamme;
Et c'est pour couronner les dogmes de Calvin
Que son bras criminel, sous un prétexte vain,
Poursuit Rome et Madrid, dont le zele énergique
Sauroit contrarier son espoir hérétique.

« S'il part, tremblez pour vous, tremblez pour votre foi. »
Ces mots insidieux ont répandu l'effroi:
Des asiles sacrés les habitants s'agitent,
Les cœurs religieux s'épouvantent, s'irritent,
Le doute même atteint les plus sages esprits,
Et déja les ligueurs font entendre leurs cris.
Voilà ce qu'a produit ma sourde politique.
Enfin, duc, tout est prêt, oui tout: un fanatique
De la ligue rempli, froidement furieux,
Dont j'ai dans le secret des cloîtres factieux
Fait long-temps exalter la ferveur intrépide,
Pour l'intérêt du ciel aspire au régicide.
Je n'ai qu'à dire un mot, il frappe sans délais.
Duc, vous seul commandez la garde du palais;
Ouvrez-le cette nuit à son impatience:
Souffrez qu'à la faveur de l'ombre et du silence,
Il s'approche du lit, où, vengeant notre autel,
Il rendra de Henri le sommeil éternel.
Si vous sacrifiez une odieuse vie,
Vous ne servirez pas votre seule patrie;
Vous servirez l'Europe, où, semant le trépas,
Ce prince ambitieux...

D'EPERNON.

Non, je ne pense pas
Quels que soient les discours de l'Espagne et de Rome,
Que je serve la France en frappant un grand homme.
Prodiguez ce langage au superstitieux
Qui marche au régicide un bandeau sur les yeux;
Mais dans nos entretiens mettons plus de franchise,
Et pesons froidement une telle entreprise.
Ligueur, j'ai combattu, j'ai détesté le roi:
Depuis que son pouvoir m'a rangé sous sa loi,

e refus qu'il m'a fait du rang de connétable,
a faveur de Sully qui m'est insupportable,
: Biron, mon ami, condamné sans pitié,
nt en secret nourri ma fiere inimitié.
de ce sentiment le transport légitime,
le sang du héros qu'il a pris pour victime,
ırloient seuls à mon cœur, et régloient mon courroux
voudrois dans l'instant le livrer à vos coups;
ais la prudence ici doit éclairer la haine:
ne puis m'engager sans avoir vu la reine.

L'AMBASSADEUR.

a reine! dites-vous? Quoi! de notre projet...

D'EPERNON.

ui, comte, elle apprendra ce terrible secret.

L'AMBASSADEUR.

le lui révéler quel motif vous anime?

D'EPERNON.

ambition.

L'AMBASSADEUR.

Eh bien! mon roi, qui vous estime,
ous offre des trésors, des dignités...

D'EPERNON.

Comment?
'Épernon ne seroit qu'un servile instrument!
'est pour un autre prix que ma fierté conspire:
a mort du roi n'est rien, si je n'obtiens l'empire.
avori tout-puissant du dernier des Valois,
ai goûté le bonheur de dispenser des lois;
lais comment obtenir l'autorité suprême
ous ce prince guerrier qui regne par lui-même?
ar quelques vains honneurs il sait m'en éloigner;
lais s'il meurt, quand son fils ne peut encor régner,

Médicis, dont j'ai su gagner la confiance,
Régente par mes soins, m'appelle à la puissance.

L'AMBASSADEUR.

Mais pourquoi ce grand coup lui seroit-il soumis?

D'EPERNON.

Pour ne rien craindre un jour de mes vils ennemis.
Elle seroit bientôt par eux-même éclairée;
Et si dans nos complots elle n'étoit entrée,
De son époux en moi détestant l'assassin,
Son courroux m'ôteroit le pouvoir souverain.
Que dis-je? elle pourroit ordonner mon supplice!...
Il faut donc, pour frapper, la rendre ma complice.
Il faut que, sans retour m'assurant son soutien,
Je l'attache à mon sort par ce sanglant lien;
Et qu'enfin gouvernant sans porter la couronne,
J'échappe à l'échafaud en fuyant sur le trône.

L'AMBASSADEUR.

Peut-être que l'amour vous assure sa foi?

D'EPERNON.

Non, elle n'a jamais brûlé que pour le roi.

L'AMBASSADEUR.

Voudra-t-elle au trépas de l'époux qu'elle adore...

D'EPERNON.

J'ose au moins l'espérer. Si l'amour la dévore,
C'est d'un feu triste, sombre, impétueux, jaloux,
Irrité par les pleurs, aigri par le courroux,
D'autant plus furieux qu'on l'outrage et l'opprime:
N'est-ce donc pas assez pour l'entraîner au crime?
Rien ne s'égare plus que l'amour malheureux!
D'ailleurs elle naquit sur ces bords dangereux
Où, jusques aux forfaits poussant la frénésie,
De poisons, de poignards s'arme la jalousie;

Et, par ce sentiment sans relâche égaré,
Son cœur d'ambition brûle encor dévoré.
Dirai-je plus? du roi Médicis dédaignée
Dans son palais désert languissoit indignée;
Moi seul, dans l'abandon des lâches courtisans,
Je lui portai mes soins, mes respects complaisants;
J'étudiai ses goûts, j'écoutai ses murmures,
Je plaignis ses chagrins, je sondai ses blessures:
J'acquis par-là sur elle un ascendant heureux,
Que je ferai servir au succès de nos vœux.
Oh! quel moment pour nous que celui d'une guerre
Qu'attribue à l'amour l'entretien du vulgaire!
Oui, grace à nos récits, dont la malignité
Peut-être a répandu l'exacte vérité,
On pense que le roi, plein d'une ardeur nouvelle (*),
S'arme que pour chercher aux remparts de Bruxelle
Cette belle Condé, qu'un mari soupçonneux
Voulut, en l'y traînant, arracher à ses feux.
J'instruirai Médicis de ce bruit qu'elle ignore:
Voyez-vous sa fureur s'en augmenter encore!
Pourra-t-elle souffrir cet outrage à ses droits,
Lorsque cette maîtresse, adorée autrefois,
D'Entrague à son orgueil y croit voir une injure,
Et conspire avec nous le meurtre d'un parjure?
Il faut que toutes deux éclatent dans ce jour:
Armons en même temps et la haine et l'amour;
Unissons, pour venger tous les cœurs qu'il tourmente,
La reine à la sujette, et l'épouse à l'amante,
Et faisons présider à la mort de Henri
Les crédules beautés dont il fut trop chéri.

(*) Historique.

L'AMBASSADEUR.

Je ne puis rien sans vous, je dois donc y souscrire.
Mais tout est prêt; sachez...

D'EPERNON.

Il faut qu'elle conspire
Même pour l'intérêt de la religion.

L'AMBASSADEUR.

Comment, duc?

D'EPERNON.

— Le roi mort, Sully, Condé, Bouillon,
Liés aux protestants, saisiroient la puissance,
Et paîroient leurs secours en servant leur croyance;
Médicis au contraire, unie à nos complots,
Gagne un parti qui l'aide à vaincre ses rivaux;
Et notre auguste foi triomphera par elle:
Laissez-moi donc l'instruire; et tandis que mon zele
Va de l'amour jaloux provoquer les écarts,
Courez du fanatisme aiguiser les poignards.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA REINE, *d'un ton qui laisse appercevoir la violence de son caractere.*

Henri ne paroit pas! mon solitaire ennui
Sans cesse le demande à ces lieux pleins de lui;
Ces lieux ne l'offrent point à ma vue inquiete!
Pour un emportement, une plainte indiscrete,
Bien dignes de pardon, c'est le tort de l'amour,
Me faire si long-temps desirer son retour!
Me laisser sans pitié plus d'un jour alarmée!
Médicis! Médicis!... non, tu n'es point aimée!
Tu ne le fus jamais!... Eh! quand fuit-il mes pas?
Au moment où lui-même il cherche les combats:
C'est alors!... mais, hélas! dois-je en être étonnée?
Je languis dès long-temps plaintive et dédaignée.
Quel tourment! pleurer seule! aimer seule! en secret
Garder un vain espoir, nourrir un long regret!
Et pour comble, embrasser ce soupçon trop horrible
Que l'époux qui me fuit pour une autre est sensible!
Non, je ne puis souffrir ce doute injurieux.
Aucune preuve encor ne vint frapper mes yeux:
Oh! si j'en découvrois quelle seroit ma rage!...
Du moins si du pouvoir j'obtenois le partage,
Ce bonheur charmeroit la tristesse où je vis;

Mais il regne sans moi, dédaigne mes avis:
L'ambition trompée ajoute à ma souffrance.
Grand Dieu, si j'abhorrai Calvin dès mon enfance,
Si je t'offris toujours mes pieux sentiments,
Rends-moi l'époux que j'aime, et finis mes tourments.
D'Epernon doit venir... ami pur et sincere,
Lui seul il plaint mes maux, partagé ma colere;
Aujourd'hui ses conseils...

SCENE II.

LA REINE, D'EPERNON.

LA REINE.

Ah! j'ai besoin de vous,
D'Epernon, approchez.

D'EPERNON.

Madame, il m'est bien doux.
Que vous rendiez justice au zele qui m'enflamme.

LA REINE.

Je n'ai pas vu le roi depuis hier.

D'EPERNON.

Madame,
De son départ prochain il hâte les apprêts.

LA REINE.

Il va partir hélas!

D'EPERNON.

D'où naissent ces regrets
Quand il vous rend si peu les soins dûs à vos charmes?

LA REINE.

N'importe; son départ doit me coûter des larmes.

abitant dans ces lieux, de mon amour témoins,
)uand je ne le vois pas, je puis le voir du moins!
:t si dans ce palais, si, dans le même asile,
ur le cœur d'un époux le mien n'est pas tranquille,
Combien je devrai plus, le sachant loin de moi,
Craindre qu'un autre objet ne m'enleve sa foi!
Ah! d'Epernon!

D'EPERNON.

Du moins cette grandeur nouvelle,
Que vous donne la guerre où sa valeur l'appelle,
Pourra dans son absence adoucir vos chagrins.

LA REINE.

Comment?

D'EPERNON.

Le roi remet l'empire entre vos mains.

LA REINE.

A moi!

D'EPERNON.

N'en doutez pas.

LA REINE.

Quelle surprise extrême!

D'EPERNON.

Il l'a dit au conseil.

LA REINE.

Quoi! le pouvoir suprême!...
J'y vois de sa tendresse un hommage flatteur,
Et cette douce idée a consolé mon cœur!
Ah! ce couronnement, dont la pompe ordonnée
Sera pour mon amour un second hyménée,
Henri ne pourra plus par des refus constants
M'en dérober l'honneur desiré si long-temps:
Paris verra mon front orné du diadême!

D'EPERNON.

Vos droits sont certains... Mais...

LA REINE.

Duc?

D'EPERNON.

Souvent, hier même,
Ce vœu si légitime a causé vos débats.

LA REINE.

Sans doute! Eh bien?

D'EPERNON.

Je crains, je ne le cele pas;
Que, par ces vains motifs que toujours il présente,
Le roi n'hésite encore à remplir votre attente.

LA REINE.

O ciel!

D'EPERNON.

D'autres raisons d'ailleurs...

LA REINE, *vivement.*

D'autres! parlez.

D'EPERNON.

Je ne poursuivrai pas puisque vous vous troublez.

LA REINE.

Vous augmentez mon trouble en gardant le silence:
Répondez; ai-je à craindre une plus grande offense?

D'EPERNON.

C'est peut-être une erreur: mais... on seme le bruit...

LA REINE.

Eh! quel bruit?

D'EPERNON.

Votre amour n'en est donc pas instruit?

LA REINE.

Non: achevez.

D'EPERNON.

On dit... sans doute on en impose.

LA REINE.

On dit?...

D'EPERNON.

Que cette guerre a l'amour seul pour cause.

LA REINE.

L'amour!... ah! le perfide! Et quelle est la beauté?...

D'EPERNON.

Calmez, en m'écoutant, votre esprit agité.

LA REINE.

Je suis calme; son nom?

D'EPERNON.

Vous savez qu'à Bruxelle
Condé fuit, et mena sa femme... jeune et belle.

LA REINE.

Oui : je n'ai pas conçu, quoique le roi m'ait dit,
Le but d'un tel éclat.

D'EPERNON.

Madame, on prétendit
Que de ce prince altier la tendresse jalouse
Voulut aux feux du roi dérober son épouse.

LA REINE.

Il brûleroit pour elle!... ah! qu'est-ce que j'entends?
Ai-je pu, d'Epernon, l'ignorer si long-temps!
Et le fer à la main, prêt à tout entreprendre,
Il veut donc...

D'EPERNON.

L'enlever aux rives de la Flandre...
Voilà ce que l'on croit du moins.

LA REINE.

C'est donc trop peu

De brûler sans pudeur du plus indigne feu!
L'ingrat! pour une amante il allume la guerre!
Il nous livre tous deux au mépris de la terre!
Un monarque à ce point peut-il se ravaler?
Gloire, épouse, patrie, il va tout immoler!
Et moi, triste, honteuse!... ô fureur! ô supplice!
Oui, vous m'ouvrez les yeux; je doute qu'il remplisse
Sur le couronnement dont j'osois me flatter
Le vœu que dans ce jour je devois lui porter.
Je vois tout: m'accordant cet honneur qui le blesse,
Il craindroit d'offenser l'orgueil d'une maîtresse,
Et ne veut reparoître à ses yeux enchantés
Qu'embelli des affronts qu'elle m'aura coûtés!

D'EPERNON.

C'est ce que des récits... mais j'ai peine à les croire;
Votre époux prend encor quelque soin de sa gloire.
Lui, dont les sentiments sont nobles, généreux,
Oseroit-il trahir et la France et vos nœuds?
Non, ce n'est point l'amour, mais un projet sublime
Qui peut armer le bras d'un roi si magnanime.
Ce bruit, dont j'ai regret de vous avoir parlé,
Est faux.

LA REINE.

Est vrai; son cœur m'est enfin dévoilé.
Je ne m'abuse plus: soigneux de me déplaire,
Il n'est pas un chagrin qu'il ne veuille me faire.
Depuis que de l'hymen le nœud m'attache à lui,
Il m'abreuva de honte, il m'abreuva d'ennui:
Cette guerre, ces feux, cet espoir qui l'anime
Ne sont qu'un nouveau coup qu'il porte à sa victime...
Mais a-t-il oublié que je suis Médicis?
Croit-il tous mes transports par l'amour adoucis?

On se lasse à la fin d'un excès d'indulgence;
Les cœurs long-temps trompés ont soif de la vengeance !
A force de douleurs ma constance est à bout.

D'EPERNON.

Qu'entends-je? votre cœur est capable...

LA REINE.

De tout.

D'EPERNON.

Vous me faites frémir.

LA REINE.

Ah! j'ai frémi moi-même!
D'Epernon, pardonnez à mon désordre extrême;
Vous devez concevoir que cette trahison
Que ce comble d'horreur renverse ma raison.

D'EPERNON.

Oui, si votre soupçon n'est pas une injustice.

LA REINE.

Je veux m'en assurer : rendez-moi ce service;
S'il existe une preuve, il faut la découvrir.

D'EPERNON.

Vous voulez...

LA REINE.

Mes chagrins doivent vous attendrir.
J'ai passé trop long-temps, dans ma triste contrainte,
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la crainte.

D'EPERNON.

La plus foible clarté vous donneroit la mort.

LA REINE.

Je le sais; mais enfin je connoîtrai mon sort.

D'EPERNON.

Doutez-vous que le roi n'ait avec artifice?...

LA REINE.

Ne pouvez-vous saisir une trace, un indice?
Quel qu'il soit, hâtez-vous de me le déclarer.
Une femme, qu'il peut hélas! idolâtrer
Jusqu'à bouleverser l'Europe pour ses charmes,
Doit, plus qu'un autre objet, m'inspirer des alarmes.
Sachez donc si pour elle il ose me trahir.

D'EPERNON.

Il m'en coûte... N'importe, il faut vous obéir.
Je vole, n'écoutant que la voix qui me guide,
Epier les clartés dont votre ame est avide;
Tout ce que j'apprendrai sera connu de vous:
Et puisse ma recherche absoudre votre époux!

SCENE III.

LA REINE.

Ah! de sa trahison trouvera-t-il un gage?
Que le roi ne vient-il! son maintien, son langage
Suffiroient pour apprendre à mon cœur alarmé
S'il aime ma rivale et s'il en est aimé.
Mais sans voir son épouse il partira peut-être.
On vient: c'est lui!... Forçons-le à se faire connoître:
Sachons dissimuler.

SCENE IV.

LE ROI, LA REINE.

LE ROI.

Reine, avant de partir
Pour les bords où la guerre est prête à retentir,

Je viens vous confier la suprême puissance :
Eh! qui peut mieux que vous réparer mon absence?
Mais lorsqu'à votre cœur je cede désormais
Le pouvoir si touchant de verser des bienfaits,
Laissez-moi voir, pour prix des dons de ma tendresse,
De vos yeux abattus s'éloigner la tristesse,
Et de ce front charmant les ombres, les chagrins
Se perdre dans l'éclat de vos nouveaux destins.

LA REINE.

L'autorité sans doute a pour moi quelques charmes;
Mais je vois à regret que vous prenez les armes.
Je gémis que, suivant une imprudente ardeur,
Vous alliez de l'Espagne attaquer la grandeur;
Et, si dans vos projets Rome ne vous protege,
Menacer sans respect le pouvoir du saint-siege.
Je crains...

LE ROI.

L'Espagne seule a tout à redouter;
Elle apprendra bientôt si l'on peut la domter.

LA REINE.

Vous prévoyez sans doute une longue défense :
Peut-être que la paix, plus utile à la France...

LE ROI.

La guerre est un dessein où je suis résolu.

LA REINE, *à part.*

Je le crois! et l'objet n'en est que trop connu!
Assurons-nous encor.

LE ROI.

Reine...

LA REINE.

Je dois me rendre.
La guerre vous séduit, il faut donc l'entreprendre.

Mais n'allez pas du moins commander vos soldats:
Du soin de les guider chargez un autre bras.
La guerre a des périls dont je suis alarmée;
Et le poste d'un roi n'est-il qu'à son armée?

LE ROI.

Le poste de la gloire est le seul de Henri.
Reine, de vos tourments mon cœur est attendri;
Mais jugez-moi: pour rendre à ma noble querelle
De tous mes alliés l'union plus fidele,
J'ai du commandement promis de me charger;
La parole d'un roi ne doit jamais changer.
Voulez-vous qu'évitant de tenir ma promesse
Je me laisse accuser d'une lâche foiblesse?
D'ailleurs, quand mes soldats vont sur des bords lointains
Chercher de longs travaux et des périls certains,
Resterai-je paisible au sein de ma famille,
Comme ces rois couchés au trône de Castille,
Qui, captifs couronnés, dans un repos honteux
Vivent loin des combats où l'on périt pour eux?
N'attendez pas de moi cet effort impossible.
Mes sujets à leurs pleurs m'ont toujours vu sensible;
Ils ne me verront pas, à leur sang étranger,
Leur prescrire un péril et non le partager.
Je prétends affronter ceux que je leur apprête;
Et je cours triompher ou mourir à leur tête.

LA REINE.

à part.

Comme il sait avec art voiler ses vrais desseins!

haut.

Vous me refusez donc?

LE ROI.

Je ressens vos chagrins;

Mais quoique tout mon camp montre une ardeur extrême,
Puis-je être sûr d'un autre autant que de moi-même?
Mes yeux enflammeront soldats et généraux;
Les regards d'un monarque enfantent des héros.
La raison, le devoir, l'honneur...

LA REINE.

L'honneur! perfide!
Non, non, ce n'est pas là l'intérêt qui te guide:
Un motif plus pressant t'enleve à tes états;
C'est la jeune Condé qui t'entraîne aux combats!

LE ROI.

Elle!

LA REINE.

Ton trouble, ingrat, me décele ton ame:
Tu l'aimes! je connois cette honteuse flamme.

LE ROI.

Qu'entends-je?

LA REINE.

Oui... Non content de lui sacrifier
Ce cœur, que mon amour te donna tout entier,
Tu ne traînes, cruel, des soldats à ta suite
Que pour forcer l'asile où l'hymen l'a conduite;
De Bruxelle en vainqueur tu prétends l'enlever:
Voilà ce grand projet que je dois approuver!

LE ROI.

Mais Médicis...

LA REINE.

Tu vas me nier cette injure?
Est-ce un détour de plus que redoute un parjure?
Suis, sans les déguiser, tes amoureux projets;
Immole à ta fureur le sang de tes sujets;
Cours trahir et ton rang et la foi conjugale;

Mais tu n'as pas encor ressaisi ma rivale.

Elle sort.

SCENE V.

LE ROI, SULLY.

LE ROI.

Je ne sais où je suis! quelle horrible fureur!

voyant Sully entrer.

Ah! viens, mon cher Sully, viens calmer ma douleur.

SULLY.

Qu'entends-je?

LE ROI.

Des mortels tu vois le plus à plaindre.

SULLY.

Qui! vous, sire!

LE ROI.

Sully, je ne saurois te peindre
L'excès où Médicis vient de s'abandonner,
Et quels noms odieux elle a pu me donner:
Ma voix d'étonnement expiroit dans ma bouche.

SULLY.

Daignez me confier le chagrin qui vous touche.

LE ROI.

Croirois-tu le motif, que, prompte à m'accuser,
A la guerre où je vole elle ose supposer?

SULLY.

Quel est-il?

LE ROI.

Le projet de lui faire un outrage!
Elle veut, quand la Flandre appelle mon courage,
Que je coure y ravir, par l'amour seul guidé,

Au bord qui la retient l'épouse de Condé.
Voilà comme elle aigrit son humeur intraitable.

SULLY.

Le courroux de la reine est ici pardonnable:
Elle n'a répété que le bruit de la cour.

LE ROI.

Comment? que m'as-tu dit? on pense que l'amour...

SULLY.

On le répand du moins; et s'il faut ne rien taire,
La princesse un moment avoit paru vous plaire.

LE ROI.

De ses attraits, Sully, je ne suis point charmé;
Mais je l'adorerois que, pour en être aimé,
L'on ne me verroit pas, souillant mon caractere,
Compromettre mon peuple, et ravager la terre.
Je ne m'en défends pas; épris de la beauté,
J'ai souvent de l'amour suivi la volupté;
Mais, imposant moi-même un frein à mes foiblesses,
Ai-je immolé jamais la France à mes tendresses?
Ah! de mes ennemis si la malignité
Me peint sous d'autres traits à la postérité,
J'aime à penser qu'au moins d'une action trop noire
Mes bienfaits à ses yeux défendront ma mémoire.
Qui? moi! moi! pour l'amour exposer mes sujets!
Non, Français, non, vos cœurs ne le croiront jamais.

SULLY.

Sans doute de Henri la mémoire adorée
Dans le cœur des Français vivra pure et sacrée:
Mais, en proie aux tourments d'un esprit soupçonneux,
La triste Médicis ne peut juger comme eux.
L'amour trop aisément croit à la calomnie:
Pardonnez à des torts qui l'ont déja punie.

LE ROI.

Je le conçois; son cœur, par des rapports trompé,
Doit sentir tous les coups dont elle m'a frappé;
Et je croirois garder un dépit implacable
Si je ne détruisois une erreur qui l'accable.
Je veux, malgré son tort, à ses maux compatir;
Je veux la détromper avant que de partir;
Et lui laisser, Sully, ce calme heureux de l'âme,
Que de ses soins, hélas! vainement je réclame,
Ce trésor nécessaire, et mille fois plus doux
Que toute la puissance où l'éleve un époux.
Il faut qu'un tel bienfait punisse son offense.

SULLY.

Des bienfaits! ah! voilà toujours votre vengeance!

LE ROI.

Mon ami, de ta voix prête-moi le soutien.

SULLY.

Moi!

LE ROI.

Je n'ose affronter un nouvel entretien.
Tu connois Médicis, sa prompte violence
A mes premiers discours imposeroit silence;
Charge-toi, cher Sully, d'éclairer ses fureurs.
Elle te vit toujours du parti de ses pleurs,
Dans tous nos démêlés ta voix sut la défendre,
Ta voix de son courroux se fera mieux entendre.
Cours donc l'entretenir; et, dessillant ses yeux,
Fais que j'emporte au moins de plus tendres adieux.

SULLY.

Je suis prêt: mais la reine est encor trop émue;
Je vois quelque danger à presser l'entrevue.
De cette ame troublée attendant le repos,

De son courroux d'abord laissons tomber les flots.

LE ROI.

J'y consens.

SULLY.

Aussi-bien je venois vous instruire
Qu'un message important des princes de l'Empire
Rassemble le conseil...

LE ROI.

Volons, mon cher Sully.
La patrie avant tout parle au cœur de Henri;
Et ce grand intérêt, qu'aux plus doux je préfere,
Est le premier devoir que j'aime à satisfaire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'AMBASSADEUR, D'EPERNON.

L'AMBASSADEUR.

Je quitte Médicis; épiant ses secrets,
J'ai de tous vos efforts reconnu les progrès.
Elle a contre la guerre éclaté sans contrainte;
De son volage époux elle s'est même plainte;
Mais j'ai vu que son cœur, par le respect lié,
A mes yeux attentifs ne s'ouvroit qu'à moitié.
Vous, confident des maux de cette ame jalouse,
Qu'espérez-vous enfin?

D'EPERNON.

A cette altiere épouse
J'ai nommé sa rivale: à peine ai-je blessé
De ce trait déchirant son amour offensé,
Qu'elle a, n'écoutant plus que l'orgueil et la rage,
Entretenu le roi de ce nom qui l'outrage;
Et comme à son reproche il n'a pas répondu,
L'espoir, le doute ont fui de son cœur éperdu.
Vous jugez ce moment! vous voyez que la reine
Touche, sans le savoir, au piege où je l'entraîne.
Pour se perdre elle-même, en son jaloux effroi,
Elle va désormais conspirer avec moi.
Déjà dans ses transports, que chaque instant redouble,
Sa vertu l'abandonne, et sa raison se trouble;

Déjà, sans rien prévoir, se laissant engager,
Son aveugle fureur parle de se venger.
Profitons-en : je sais comment on la domine ;
Encore un entretien, et je la détermine.

L'AMBASSADEUR.

Puisque le roi se tait, on peut la décider.
Mais hâtez le moment.

D'EPERNON.

Il ne sauroit tarder.
L'orgueilleuse d'Entrague, à le perdre attentive,
A dû vous assurer...

L'AMBASSADEUR.

Oui, sa vengeance active
Entretient la chaleur des conjurés nombreux,
Comme elle de leur maître ennemis dangereux.
Je cours d'un prompt succès leur porter l'espérance.
(Il sort.)

D'EPERNON, *seul.*

J'ai droit de m'en flatter... C'est le roi qui s'avance !

SCENE II.

LE ROI, D'EPERNON.

LE ROI.

Duc, a-t-on vu Sully rentrer dans le palais ?

D'EPERNON.

Non, sire. Voulez-vous que vers lui sans délais...

LE ROI.

De votre zele ici j'attends un autre gage.

D'EPERNON.

De moi ?

LE ROI.

L'ambassadeur d'une cour qui m'outrage
Avant la fin du jour ne s'éloignera pas ;
Duc, jusqu'à son départ qu'on observe ses pas.

D'EPERNON.

J'obéirai.

LE ROI.

Sachez si, non loin de ses portes,
Paris voit s'assembler mes dernieres cohortes.
Allez.

SCENE III.

LE ROI.

Cet Espagnol a-t-il quelques projets?
Je ne sais... j'ai surpris des regards inquiets!
Je devrois à Sully... mais ses conseils austeres
Me recommanderont des recherches séveres ;
Et les précautions sont un fardeau pour moi.
L'ambassadeur demain va retrouver son roi ;
Jusque-là d'Epernon surveille son audace...
C'est assez... Eloignons un soupçon qui me lasse.
Ne songeons plus qu'au soin d'appaiser Médicis :
Je la plains! ses beaux jours par les pleurs obscurcis...

SCENE IV.

LE ROI, SULLY.

LE ROI.

Sully, je t'attendois : que faut-il que j'apprenne?

Dois-je de Médicis...

SULLY.

Je n'ai pas vu la reine;
Mais j'ai du moins, au nom de son propre intérêt,
Demandé la faveur d'un entretien secret.
Elle m'a dans ces lieux ordonné de l'attendre:
J'obéis. Puisse-t-elle à mes conseils se rendre!

LE ROI.

Elle estime Sully, je dois tout espérer.

SULLY.

J'écouterai mon zele, il saura m'inspirer.
Mais, sire, souffrez-vous qu'un sujet vous éclaire?

LE ROI.

Dis un ami.

SULLY.

Je vais combattre sa colere:
Mais si vers vous enfin je peux la rappeler,
Ménagez son amour trop facile à troubler;
Et soit que loin de nous la guerre vous enchaîne,
Soit que la paix vous rende aux rives de la Seine,
Sire, n'abusez plus par de tendres erreurs
De l'avantage heureux de régner sur les cœurs.
Pardonnez... mais l'amour a pour vous tant de charmes!
Combien pourtant, combien vous coûterent de larmes
Ces beautés, dont l'orgueil vous vit à leurs genoux!
L'une d'elles enfin conspira contre vous!
Loin donc, loin de votre ame une chaîne perfide:
Le bonheur n'est qu'aux nœuds où le devoir préside;
A ces heureux liens sachez vous consacrer:
Me le promettez-vous?

LE ROI.

J'ose te l'assurer.

Mais la reine paroît; près d'elle je te laisse.

(Il sort.)

SULLY, *seul.*

Grand Dieu, fais que ma voix éclaire sa tendresse!

SCENE V.

SULLY, LA REINE.

LA REINE.

Un entretien secret par vous m'est demandé;
Au vertueux Sully tout doit être accordé:
Vous savez dès long-temps combien je vous estime.
Je n'oublierai jamais que ce cœur magnanime,
Plus d'une fois sensible à mes vives douleurs,
Près d'un cruel époux justifia mes pleurs.

SULLY.

Reine, je viens encor l'un à l'autre vous rendre.

LA REINE.

L'un à l'autre, Sully! non, cessez d'y prétendre.
Il a par trop de coups affligé mon amour:
Mon cœur à ce parjure est fermé sans retour.

SULLY.

Lui, parjure! ah! madame, est-ce à vous de le croire?

LA REINE.

Comment? si des horreurs vous savez la plus noire!...

SULLY.

Oui, madame, je sais qu'en proie à ces soupçons
Dont votre ame se plaît à nourrir les poisons,
Vous pensez que le roi court aux murs de Bruxelle
Redemander l'objet qu'un époux y recele.

LA REINE.

Eh bien? n'est-ce donc pas un outrage odieux?

SULLY.

Oui, s'il étoit réel.

LA REINE.

Tout l'atteste à mes yeux.
Lorsque de ses périls ma tendresse alarmée
Le pressoit de ne point commander son armée,
L'ingrat m'a répondu par un refus cruel;
Auroit-il refusé s'il n'étoit criminel?
Lorsqu'enfin éclatant contre un affreux parjure,
J'en ai développé la douloureuse injure,
Il a gardé, le traître, un silence offensant:
Fût-il resté muet s'il étoit innocent?

SULLY.

Eh! madame, étiez-vous en état de l'entendre!
S'il a trop négligé le soin de se défendre,
C'est qu'il craignoit encor d'aigrir votre courroux;
De cet égard touchant comment le blamez-vous?
Quant à ce prompt départ, où vous voyez un crime,
Est-ce à vous d'accuser un dessein magnanime?
Femme d'un souverain, épouse d'un héros,
Devez-vous lui prescrire un indigne repos?
Voulez-vous arrêter la course d'un grand homme?
Ouvrez les yeux: jadis, dans ces jours qu'on renomme,
Au signal des combats les femmes de nos preux,
Loin d'oser retenir un époux généreux,
Elles-mêmes venoient, sans larmes, sans murmure,
Lui présenter sa lance, attacher son armure,
Et, sachant à la gloire immoler leur douleur,
Par la voix de l'hymen enflammoient la valeur.
C'est là l'exemple heureux que Médicis doit suivre.
Abjurez ces soupçons où votre erreur vous livre;
Et dans ce noble vœu de guider ses guerriers

Ne voyez d'autre amour que celui des lauriers.

LA REINE.

Si le roi, respectant mon bonheur et ma flamme,
De Condé fugitif ne poursuit pas la femme,
D'où peut venir ce bruit qu'on répete en tous lieux?

SULLY.

Ce bruit est de l'Espagne un forfait ténébreux.
Du héros des Français présageant la victoire,
Elle ne l'a semé que pour noircir sa gloire,
Pour détacher les rois qui s'unissent à lui,
Et détourner les maux qu'elle craint aujourd'hui.
Une telle rumeur a pu troubler votre ame:
Mais instruite par moi, méprisez-la, madame.
Eh! comment présumer qu'un prince plein d'honneur,
Que toujours de son peuple occupe le bonheur,
Pour un transport honteux osât prendre les armes,
Outrager votre hymen, et vous coûter des larmes?

LA REINE.

Se pourroit-il? ce bruit ne seroit qu'une erreur!..
Quel rayon bienfaisant a passé dans mon cœur!
Je conçois qu'en effet par la crainte inspirée,
L'Espagne... Cependant dois-je en être assurée?
Si le roi me chérit, si j'ai toujours sa foi,
Pourquoi des jours entiers s'éloigne-t-il de moi?
On ne fuit pas, Sully, l'épouse que l'on aime.

SULLY.

Vous n'en devez peut-être accuser que vous-même.

LA REINE.

Moi!

SULLY.

Pardonnez, madame, à ma sincérité;
Mais Sully, comme au roi, vous doit la vérité.

LA REINE.

Parlez, expliquez-vous.

SULLY.

Aux grandeurs appelée,
De ses divers présents le ciel vous a comblée:
Vous joignez à l'éclat d'un front majestueux
Une ame fiere, un cœur sensible et vertueux;
Mais, au moindre prétexte empressée à vous plaindre,
Votre noble fierté sait trop peu se contraindre.
Oui, lorsque, las des soins imposés aux grands rois,
Henri vient près de vous respirer de leur poids,
Au lieu de lui donner, par l'accueil le plus tendre,
La paix que d'une épouse un époux doit attendre,
Sur des préventions éclatant contre lui,
Vous déchirez ce cœur qui cherche votre appui:
Voilà ce qui l'éloigne... Ah! plus de complaisance
Vous feroit plus souvent obtenir sa présence;
Lorsque votre courroux le rend moins empressé,
Il gémit de l'absence où son cœur est forcé.

LA REINE.

Je lui devrois peut-être un accueil plus affable:
Mais envers moi lui-même est-il irréprochable?

SULLY.

Il l'est au moins du tort dont vous l'avez chargé.
Nul lien criminel ne le tient engagé;
Et même, je connois son ame tout entiere,
Le roi, plus que jamais, vous aime, vous révere.

LA REINE.

Sully, s'il étoit vrai!... Mais quelle preuve, hélas?

SULLY.

Eh! madame, ce jour ne le prouve-t-il pas?
Fier de montrer pour vous sa tendre confiance,

Il laisse entre vos mains les rênes de la France :
Mais ce présent est-il le premier de ses dons ?
Depuis que l'hyménée allia vos grands noms,
Il vous donna toujours des rigueurs à suspendre,
Des droits à confirmer, des bienfaits à répandre;
Et, des infortunés consolant les douleurs,
Il emprunta vos mains pour essuyer leurs pleurs.
Reine heureuse, il vous rend la plus heureuse mere:
A ces gages chéris, premiers trésors d'un pere,
Il prodigue ses soins, ses transports caressants,
Et même il vient s'unir à leurs jeux innocents.

LA REINE.

Je l'avouerai.

SULLY.

Voilà des preuves bien plus sûres
Que ces bruits imposteurs, que ces trames obscures
Dont la haine nourrit vos tristes différends:
Pourquoi la croyez-vous plus que de tels garants ?
Pourquoi, sur ces rapports vous troublant l'un et l'autre,
Sans cesse empoisonner son repos... et le vôtre?
Car est-il quelques biens que l'aigreur puisse offrir?
Vous-même vous souffrez en le faisant souffrir.
De soupçons éternels sur le trône entourée,
Aux craintes, aux chagrins, aux pleurs toujours livrée,
Vous portez tout le poids de vos transports jaloux;
Le dernier des mortels est plus heureux que vous.
Donnez donc le bonheur pour l'obtenir vous-même;
Prodiguez tous vos soins à l'époux qui vous aime...
Eh! n'est-ce pas enfin votre premier devoir?
Rappelez-vous ce jour qui remplit votre espoir,
Ce jour, où, par le roi dans le temple amenée,
Pour jamais à son sort vous fûtes enchaînée.
Revoyez, revoyez cet appareil pieux,

Ces autels, cet encens, ces feux religieux,
Ce peuple qui, pressé dans la demeure sainte,
D'une foule attentive inondoit son enceinte,
Cette croix, du salut instrument solennel,
Ces lévites en chœur adorant l'éternel,
Ce prélat, dont la voix, par le ciel inspirée,
Retraçoit de l'hymen la majesté sacrée,
Ce dieu qui, de son trône au séjour lumineux,
Recevoit vos serments, et bénissoit vos nœuds;
C'est à tous ces témoins, c'est à l'Etre-suprême,
En face de la terre, en face du ciel même,
Que vous avez juré de rendre heureux l'époux,
Image du Très-haut qui l'unissoit à vous.
Long-temps je vous ai vue à ce serment fidele;
De bonté, d'indulgence intéressant modele,
Attentive à ses vœux, vous avez su long-temps
De bonheur et de paix embellir ses instants:
Qui vous a fait changer quand il reste le même?
Qui vous rend maintenant étrangere à vous-même?
Il faut que des pervers irritent vos esprits:
Ce n'est pas votre cœur dont vous suivez l'avis;
Je le connois ce cœur qu'on a rempli d'alarmes;
Il est grand, généreux... Vous répandez des larmes!
Ah! voilà qu'il vous parle, ah! n'écoutez que lui,
Madame, à vos vertus renaissez aujourd'hui.
Non, non, vous ne pouvez résister davantage;
Vous cédez...

LA REINE.

C'en est fait!... Ce vertueux langage
Ce souvenir du jour qui nous unit tous deux,
Ce fidele tableau du plus puissant des nœuds,
Et sur-tout ma tendresse, au roi seul consacrée,
Tout entraîne vers lui mon ame rassurée.

Vous me dites qu'il m'aime, et qu'il n'aime que moi:
Eh bien! à vos discours je veux ajouter foi.
Ah! c'est pour mon amour un besoin de vous croire!...
Mais lorsque les soupçons sortent de ma mémoire
Puis-je espérer aussi qu'il a tout oublié?

SULLY.

C'est lui qui dans l'instant m'a vers vous envoyé.

LA REINE.

Lui?

SULLY.

« Sully, m'a-t-il dit, la guerre en vain m'entraîne;
« Je ne partirai pas sans avoir vu la reine.
« Si ma voix à son cœur ne rendoit le repos,
« Je crois que le destin trahiroit mes drapeaux;
« Va la trouver; et fais, en calmant ses alarmes,
« Que le ciel qui l'entend soit propice à mes armes. »
Voilà ce qu'exprimoit son amour consterné:
Un cœur qui parle ainsi d'avance a pardonné.

LA REINE.

Guidez vers lui mes pas, il faut que je le voie;
Il faut qu'entre ses bras, dans l'excès de ma joie,
Je verse, en l'assurant du plus tendre retour,
Les pleurs du repentir, les larmes de l'amour.

SULLY.

Oui, madame, venez; vous pourrez vous instruire
Combien sur ce grand cœur vous conservez d'empire.
Rien ne lui coûtera pour consacrer vos droits.

LA REINE.

Ne tardons plus, volons.

(*La reine se dispose à sortir avec Sully; mais, voyant entrer d'Epernon, elle revient seule près de lui sur la scene, et laisse Sully dans le fond*).

SCENE VI.

LA REINE, D'EPERNON, SULLY, *dans le fond du théâtre.*

LA REINE, *à part en appercevant d'Epernon.*
C'est le duc que je vois!
haut à d'Epernon.
Duc, je sais à quel point mon sort vous intéresse:
Apprenez un bonheur qui me comble d'ivresse;
J'ai l'amour de Henri: sur un tel changement
Je vous en dirai plus dans un autre moment.
Adieu; je cours vers lui, le cœur rempli de joie.
(*Elle sort avec Sully.*)

SCENE VII.

D'EPERNON.

Ciel! que viens-je d'entendre? ô coup qui me foudroie!
C'est Sully dont les soins, plus heureux que les miens,
Auront de ces deux cœurs renoué les liens:
Cet ami de son roi semble un puissant génie
Qui veille en ce moment sur cette illustre vie.
Henri vivroit! et moi! dans un effroi honteux,
Je laisserois l'empire échapper à mes vœux!..
Non; changer mes desseins c'est m'exposer peut-être!
S'il ne meurt aujourd'hui, bientôt il peut connoître...
Il faut hasarder tout... Mais il part dès demain!
Je n'ai qu'un jour! un seul!... Comment puis-je soudain

Ramener sur mes pas la fortune incertaine à...
Ne désespérons point: vingt fois, j'ai vu la reine,
A peine par Sully rendue à son époux,
Sur un soupçon léger reprendre son courroux.
Epoux de Médicis, ta victoire est douteuse:
Elle a toujours cette ame inquiete et fougueuse;
Par de nouveaux moyens je saurai la tromper,
Et ressaisir les traits dont je veux te frapper.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, SULLY.

SULLY.

Enfin à Médicis vous êtes réuni;
Tout soupçon importun de son ame est banni:
Sire, je m'applaudis de mon heureux ouvrage.

LE ROI.

Puisse avant mon départ ne pas naître d'orage!

SULLY.

Quel motif peut encor l'irriter dans ce jour?

LE ROI.

Dois-tu le demander? dans ce tendre retour,
J'ai, docile aux avis de ton cœur noble et juste,
De son couronnement fixé la pompe auguste:
J'ai cru remplir ses vœux; mais, ô trop vain espoir!
Instruite qu'un conseil doit borner son pouvoir,
Son orgueil, contre un frein, à l'état tutélaire,
N'a-t-il pas, sous tes yeux, rallumé sa colere?
Elle éclatoit sans toi.

SULLY.

Vous possédez son cœur.

LE ROI.

D'un chagrin plus cruel je ressens la rigueur.
Je crains, je l'avouerai, que ce bruit, qui suppose

A la plus noble guerre une honteuse cause,
Ne jette quelque trouble au sein de mes états.

SULLY.

Sire, on l'a répété, mais on ne le croit pas.
On sait trop que la crainte, où votre nom les plonge,
A fait aux Espagnols inventer ce mensonge.
On reconnoît leur maître à des détours si bas!

LE ROI.

Que n'ai-je ouvert enfin la lice des combats!
Je brûle de pouvoir, au gré de ma furie,
Dans les flots de leur sang punir leur calomnie.

SULLY.

Qu'entends-je? Espérez-vous, comme autrefois ardent,
Suivre dans cette guerre un courage imprudent?
Si jadis on vous vit, dans le feu du jeune âge,
Vous jeter tout sanglant au plus fort du carnage,
Attaquer presque seul un bataillon entier,
Ou, courant à l'assaut, y monter le premier,
L'objet de ces efforts veut qu'on vous les pardonne;
Il vous falloit alors mériter la couronne:
Vous l'avez obtenue; à ses devoirs soumis,
Compromettre vos jours ne vous est plus permis.
La France en a besoin: c'est vous dont le génie
Termina ses malheurs et son ignominie;
Mais si vous périssiez, les partis différents
Qui dans nos longs débats ont été nos tyrans,
L'Espagne, qui toujours est habile à nous nuire,
Par nos propres fureurs reviendroient nous détruire;
Et cet empire heureux, qui vous doit sa splendeur,
Verroit de tous côtés s'écrouler sa grandeur.
Son danger vous défend une audace indiscrete;

Des Français alarmés ma voix est l'interprete:
Daignez donc, immolant votre ardeur à l'état,
Combattre en souverain, et non plus en soldat.

LE ROI.

Souvent, pour que le sort devienne plus propice,
Aux dangers des soldats il faut qu'un roi s'unisse:
Mais, puisque des Français l'ordonne le bonheur,
J'accorderai, Sully, la prudence et l'honneur.
De ce peuple qui m'aime ah! je me sens le pere!
Non, je n'ai pas le droit d'achever ma carriere
Sans avoir pour toujours assuré leur destin:
Je prétends qu'à la paix, c'est mon plus cher dessein!
D'utiles monuments sur eux fassent sans cesse
De l'état fortuné refluer la richesse.
Je veux enfin qu'au jour marqué pour le repos
L'hôte laborieux des modestes hameaux
Sur sa table moins humble ait, par ma bienfaisance,
Quelques uns de ces mets réservés à l'aisance;
Et que grace à mes soins chaque indigent nourri
Bénisse avec les siens la bonté de Henri.
Pour remplir ce projet il me faut vivre encore.

SULLY.

Combien à mes regards un tel vœu vous honore!
Sully pour son succès encor plus empressé...

LE ROI.

Eh! tes sages travaux l'ont déja commencé.
C'est à ton zele heureux que je dois l'espérance
De fonder, si je vis, le bonheur de la France;
Et jamais l'avenir, de ta gloire rempli,
Ne parlera de moi sans parler de Sully.
Oui, nos deux noms ensemble iront à la mémoire.

SULLY.

Cet honneur est trop grand pour que j'ose le croire :
Mais, sire, redoublant de soins, d'activité,
Je vais justifier au moins votre bonté.

(Il sort.)

SCENE II.

LE ROI, D'EPERNON.

LE ROI, *à part.*

Dieu, quel don tu m'as fait dans cet ami fidele!

D'EPERNON.

Vos ordres sont remplis, sire; un camp plein de zele
Attend au champ de Mars le moment glorieux
Où ses rangs déployés passeront sous vos yeux;
Ils font tous éclater une mâle assurance :
Votre aspect doit encore échauffer leur vaillance.

LE ROI.

Je les verrai : vous, duc, à mes ordres soumis,
N'oubliez pas le soin que je vous ai commis.

(Il sort.)

SCENE III.

D'EPERNON.

Ah! respirons enfin! d'Entragne me rend maître
D'un dépôt, qu'en secret la reine va connoître,
Et qui rallumera ses transports furieux.
L'instant est bien choisi : le roi quitte ces lieux,
Médicis reste seule!... ô suprême puissance,

De monter jusqu'à toi je reprends l'espérance!
Allons.

SCENE IV.

D'EPERNON, L'AMBASSADEUR.

L'AMBASSADEUR.

Duc, près de vous j'arrive consterné:
On assure qu'au roi la reine a pardonné.

D'EPERNON.

Il est vrai; ces époux sont rendus l'un à l'autre.

L'AMBASSADEUR.

D'après ce changement quel dessein est le vôtre?

D'EPERNON.

Le même.

L'AMBASSADEUR.

Quoi! toujours vous briguez son appui?

D'EPERNON.

Sans doute.

L'AMBASSADEUR.

Nous avons, pour agir aujourd'hui,
Des conjurés ardents que la vengeance inspire;
Laissez de Médicis...

D'EPERNON.

Faut-il vous le redire?
Je prétends m'assurer, par sa complicité,
Le pouvoir souverain avec l'impunité,
Et ne point m'exposer au besoin d'un asile,
Que l'étranger vend cher à qui n'est plus utile:
Ainsi, sans Médicis, je ne puis rien pour vous;
Et je saurois ravir la victime à vos coups.

L'AMBASSADEUR.

Oui, de les arrêter vous avez la puissance;
Mais devez-vous blâmer ma juste impatience,
Quand la reine, livrée à des vœux incertains,
Par un fatal retour renverse vos desseins?

D'EPERNON.

A ses transports jaloux ne peut-on pas la rendre?

L'AMBASSADEUR.

Duc?

D'EPERNON.

Il est un moyen dont je dois tout attendre.

L'AMBASSADEUR.

Eh! lequel?

D'EPERNON.

Cet écrit (*il montre une lettre sous enveloppe*).

L'AMBASSADEUR.

Une lettre!

D'EPERNON.

Du roi.

L'AMBASSADEUR.

Pour qui donc?

D'EPERNON.

Ecoutez. Avant que de sa foi
La reine obtint l'hommage aux autels d'hyménée,
D'Entrague par l'amour au roi fut enchaînée:
Son pere, qu'effrayoit leur penchant clandestin,
La conduisit captive en un château lointain.
Le roi, pour adoucir l'exil de sa maîtresse,
De l'épouser un jour lui traça la promesse (*).
Fier d'un acte imprudent, il courut le montrer

(*) Historique.

A Sully, qui soudain osa le déchirer (*);
Mais dans plus d'une lettre à d'Entrague éplorée
Il redit le serment d'une chaîne sacrée (*).
L'écrit que vous voyez, et qu'elle m'a remis,
Renferme ce serment du nœud qu'il a promis.
Comme de leur bonheur, traversé par un pere,
Le soin à leur commerce imposoit le mystere,
Ce billet est sans nom, n'indique point de jour,
Et, sous ce voile heureux permettant un détour,
Sans peine à Médicis d'un monarque volage
Pour la jeune Condé peut sembler un message.
Médicis, de ma main, le recevra fermé,
Et revêtu d'un sceau par moi-même imprimé.
Vous jugez si cette ame altiere, en tout extrême,
Qui dans le même jour abhorre autant qu'elle aime,
A l'aspect d'un écrit, que son amour jaloux
Croira pour la princesse... Elle entre; laissez-nous.

L'AMBASSADEUR.

Je vous entends! je sors.

SCENE V.

LA REINE, D'EPERNON.

LA REINE, *entrant sans voir d'Epernon*

Il borne ma puissance!
Un bienfait limité devient presque une offense.
Sur son motif secret mes yeux sont éclaircis:
Le conseil régnera bien plus que Médicis.
(voyant d'Epernon.)
Mais s'il m'aime... Ah! c'est vous!

(*) Historique.

D'EPERNON.

Quel changement extrême!
Heureuse de penser que votre époux vous aime,
Vous étiez dans la joie; et maintenant ce cœur
Semble de quelque peine éprouver la rigueur.

LA REINE.

Oui, duc.

D'EPERNON.

La vérité vous est-elle connue?

LA REINE.

Comment! la vérité!... Cache-t-on à ma vue?...

D'EPERNON.

Puisque vous l'ignorez, ne la recherchez pas.
Ce jour du roi vers vous a ramené les pas;
Eloignez toute idée au bonheur étrangere.

LA REINE.

Non, duc, expliquez-vous; révélez ce mystere.

D'EPERNON, *avec hésitation.*

Mais dois-je?...

LA REINE.

Je comprends. Je vous ai commandé
De savoir s'il brûloit pour la jeune Condé;
Vous avez de ses feux découvert quelque indice.

D'EPERNON.

Eh! madame, oubliez...

LA REINE.

Le doute est un supplice;
Parlez.

D'EPERNON.

Vous l'exigez?

LA REINE.

Je vous l'ordonne... Eh! bien?

Il l'aime?..

D'EPERNON.

Oui, si j'en crois la preuve que je tien.

LA REINE.

Laquelle? Du parjure apprenez-moi l'outrage?

D'EPERNON, *en lui remettant une lettre qui est sous enveloppe.*

Madame, sachez tout.

LA REINE.

Ciel! une lettre!... ô rage!

(S'appercevant qu'elle n'a point d'adresse).

Que vois-je? elle est sans nom!... Est-ce d'elle ou de lui?

D'EPERNON.

Madame, il l'envoyoit à Bruxelle aujourd'hui.

LA REINE.

Grand Dieu!

D'EPERNON.

De cette lettre apprenant le mystere,
J'en ai séduit pour vous le vil dépositaire.
J'ignore le secret qu'elle peut contenir;
Mais le mortel obscur dont j'ai su l'obtenir
M'a dit que ce message étoit pour la princesse.

LA REINE.

Une lettre en effet qu'à Bruxelle il adresse!..
Ouvrons; assurons-nous s'il a trahi ma foi.
(Elle déchire l'enveloppe.)

D'EPERNON.

On ne m'a point trompé? c'est bien la main du roi?

LA REINE.

C'est la sienne... Lisons.
(Elle lit.) « Un obstacle barbare
« De mes bras amoureux vainement te sépare;

« Tu connois quel amant s'engagea sous ta loi:
« Je saurai tout domter pour t'assurer à moi.
« Tu veux que l'hyménée aux autels nous enchaîne;
« Je t'en fais le serment: tu seras souveraine!
« Vois en moi ton amant, ton époux... »
Justes cieux!
Quai-je lu? son époux!... Me trompez-vous, mes yeux?

D'EPERNON.

Vous savez qu'aux regards de la France indignée
De sa premiere épouse il rompit l'hyménée.

LA REINE.

C'est le même destin, c'est cet outrage affreux
Que m'apprêtoit l'ingrat pour prix de tous mes feux!
O ciel! et pour tracer cette infâme promesse
Quel est encor l'instant qu'a choisi sa bassesse?
Celui même où, daignant plaindre son faux ennui,
Dans un tendre abandon je me fiois à lui.

D'EPERNON.

Le ciel permettra-t-il sa trahison cruelle?

LA REINE.

Voilà le dernier coup! quand il combat pour elle,
Par un divorce encore il lui promet sa main!
Je verrai ma rivale (ô spectacle inhumain!),
S'élançant sur mon trône, au sein du Louvre même,
Venir insolemment ravir mon diadême!

D'EPERNON.

Eh! comment l'empêcher?

LA REINE.

Eh! comment le souffrir?
Je suis épouse et reine, et me laisse avilir!
Non, il faut devancer leur espoir téméraire:
Duc, armez un bras sûr, qui, servant ma colere,

Dans Bruxelle, où s'apprête un lien plein d'horreur,
Approche ma rivale, et lui perce le cœur.
Eh quoi? vous hésitez?... Voilà donc votre zele!

D'EPERNON.

Toujours à vos desirs vous me verrez fidele.
Sans doute il faut du sang, j'approuve un tel dessein:
Mais pesez tout... on peut arrêter l'assassin;
Et, désolé de perdre une amante si chere,
Le roi peut de votre ordre apprendre le mystere.

LA REINE.

Le mystere!... ah! moi-même, ardente à m'en vanter,
Dès que j'apprends sa mort, je cours la lui conter.
Si j'en cachois l'auteur, je perdrois ma vengeance.
Non, non, je prétends bien goûter la jouissance
D'observer si ses maux égalent mes douleurs,
De voir ses pleurs amers me payer tous mes pleurs.

D'EPERNON.

Je sens tout ce qu'exige une si grande offense:
Mais ce meurtre connu, quelle est votre défense?
Espérez-vous qu'un maître, un vainqueur, un amant
Vous laisse de ses pleurs jouir impunément,
Et balance à venger dans sa fureur extrême
Sur l'épouse qu'il hait, la maîtresse qu'il aime?
N'affrontez pas les maux dont il peut vous charger.

LA REINE.

Qu'importent mes périls si je puis me venger?
Voulez-vous que je laisse une femme hautaine?...

D'EPERNON.

Non, je ne le veux pas; tout à ma souveraine,
Plutôt que de souffrir qu'envahissant vos droits,
Une autre vous remplace au trône de nos rois,
J'oserai, soulevant et les champs et les villes,

Rallumer les flambeaux des discordes civiles.

LA REINE.

D'Epernon !

D'EPERNON.

Il n'est pas de combats ni d'efforts
Que mon zele pour vous n'entreprît sans remords ;
Mais aurai-je le temps, quelque ardeur qui m'entraîne,
De vous mettre, madame, à l'abri de sa haine?
Dans un péril certain pourquoi vous engager?..
Il seroit un moyen de frapper sans danger.

LA REINE.

Quoi?

D'EPERNON.

Vous ne l'aimez plus?

LA REINE.

Moi !... son dernier outrage
Ne me fait plus sentir que la haine et la rage.

D'EPERNON.

Vous n'êtes pas la seule, en cet horrible jour,
Que blesse de Henri le criminel amour.
Le peuple comme vous hautement en murmure.

LA REINE.

Le peuple! ciel!

D'EPERNON.

Des cœurs sa cour en vain l'assure;
Suspect aux deux partis dont il est entouré,
L'un et l'autre est toujours de son sang altéré.
Cette guerre sur-tout, cette guerre insensée,
Que nous donne une femme, où Rome est menacée,
Lui fait mille ennemis, et l'offre comme un roi
Qui pour changer d'hymen veut renverser la foi.
L'ami des mœurs, l'ami du culte catholique,

D'accord avec l'Espagne, à le perdre s'applique:
Que de complots sacrés jusqu'à moi sont venus!
Que d'assassins ardents ma voix a retenus!
J'ai cru que, respectant vos soins, votre tendresse,
Il vous sacrifieroit une infidele ivresse,
Et sauroit abjurer ces belliqueux projets,
Qui pour nos saints autels alarment ses sujets;
Mais dès qu'il suit toujours son entreprise impie,
Dès qu'il peut vous tromper, dès qu'il vous répudie,
Je l'abandonne au sort qui lui fut réservé...
Voulez-vous qu'un des bras, dont je l'avois sauvé,
S'armant en votre nom?..

LA REINE.

Que j'attente à sa vie!
Moi! grand dieu!

D'EPERNON.

Je conçois que votre âme attendrie,
Quoiqu'à votre rivale il brûle de s'unir,
Dans ces extrémités hésite à le punir:
Mais il faut de ses vœux prévenir l'infamie.
Tout-à-l'heure, pour perdre une indigne ennemie,
Vous demandiez un meurtre incertain, dangereux;
Le coup plus sûr, plus prompt, que votre sort affreux
A mon zele éclairé vous force de permettre,
Dirigé sur l'ingrat, ne sauroit vous commettre.
Songez qu'en vous vengeant vous conservez vos droits:
La régence, où soudain vous élevent nos lois,
Mettant entre vos mains l'état et Condé même,
Vous donne pour long-temps l'autorité suprême;
Car vous ne comptez pas pour un pouvoir réel
L'empire qu'il vous laisse à son départ cruel:
Vous jugez maintenant, instruite de sa feinte,

Qu'il ne vous fait ce don que pour partir sans crainte;
Mais qu'une fois vainqueur il viendra vous l'ôter,
Et couronner l'objet qui l'a trop su domter.

LA REINE.

Il n'a pas consommé l'horreur qu'il me prépare!
Je puis dans mon courroux... Je sens que je m'égare.

D'EPERNON.

Vous voyez de ses dons quelle est la fausseté:
S'il part, il court remplir ce qu'il a projeté;
Et ne présumez pas qu'il borne son audace
A revenir bientôt la mettre à votre place;
Ne pouvant sur ces bords vous souffrir désormais,
Au fond de l'Italie il vous chasse à jamais.
Votre couronnement ne prévient pas ce crime;
Le cruel n'aura fait que parer sa victime.

LA REINE.

Moi chassée! ô ciel! moi!

D'EPERNON.

Peignez-vous tout l'affront
Dont cet exil honteux chargera votre front.

LA REINE.

Pour en souffrir jamais Médicis n'est pas née.

D'EPERNON.

Ce n'est pas tout encore: ô mere infortunée!
Ce fils, que pour régner éleve votre amour,
Craignez que de vos bras il ne l'arrache un jour,
Ou que même, pour plaire au cœur qu'il idolâtre,
Il ne laisse son trône au sang d'une marâtre.

LA REINE, *dans le plus grand trouble.*

Il excluroit mon fils du rang de ses aïeux!
Ah! puisque le cruel pense à rompre nos nœuds,

Il en est bien capable; et tant de barbarie
Jusqu'au dernier excès a poussé ma furie:
Qu'il tremble!...

D'EPERNON.

Oui!.. Bannissez toute pitié pour lui;
Vous ne craindrez plus rien s'il expire aujourd'hui.

LA REINE.

Se peut-il? mon époux...

D'EPERNON.

Dites l'époux d'une autre!

LA REINE, *encore plus irritée.*

Il est vrai.

D'EPERNON.

Choisissez ou sa perte ou la vôtre.

LA REINE.

La mienne! je ne puis supporter un tel sort.

D'EPERNON.

Ainsi donc...

LA REINE, *hors d'elle-même.*

C'en est fait... oui, duc... je veux....

D'EPERNON.

Sa mort?

LA REINE.

Ciel! de tous les côtés j'apperçois un abyme!
Je n'ai plus qu'un moment pour échapper au crime;
Sortons, fuyons.

D'EPERNON.

Madame!

LA REINE.

Ah! ne me suivez pas!
(*Elle sort.*)

SCENE VI.

D'EPERNON.

En vain elle balance, il ne faut plus qu'un pas:
Sa tête est égarée, et, déja ma complice...

SCENE VII.

L'AMBASSADEUR, D'EPERNON.

L'AMBASSADEUR.

Eh bien? la reine?

D'EPERNON.

Elle est au bord du précipice;
Il est temps qu'elle y tombe: oui, comte, sans délais
Courons de mon ouvrage achever le succès.

L'AMBASSADEUR.

J'ai revu l'assassin.

D'EPERNON.

Il est toujours fidele?

L'AMBASSADEUR.

Toujours. Au fond d'un temple, où l'a conduit son zele,
Il nous attend tous deux de ligueurs entouré:
Ils l'ont du régicide à tel point enivré
Qu'il croit voir de Clément l'ombre fiere et sanglante
Qui, du meurtre d'un roi la main encor fumante,
L'appelle au même honneur, et fait luire à ses yeux
La palme qu'en tombant il reçut dans les cieux.

D'EPERNON.

Qu'il demeure aux autels quelques moments encore;
L'attente y nourrira le feu qui le dévore.
Vous, joignez-vous à moi: tous deux de Médicis

Déterminons l'aveu foiblement indécis;
Et vainqueurs une fois de son ame égarée,
Entraînons-la soudain dans l'enceinte sacrée,
Où des prêtres, vendus à ce sanglant dessein,
Mettront au nom du ciel tout l'enfer dans son sein.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

L'AMBASSADEUR, D'EPERNON.

D'EPERNON.

Nous triomphons; la reine, aux autels entraînée,
Nous laisse de Henri trancher la destinée.

L'AMBASSADEUR.

L'Espagne vous doit tout, et ne l'oubliera pas.
Combien de fois j'ai craint que, dans ses longs combats,
La reine, s'effrayant d'une sanglante image,
N'osât jamais donner cet aveu qui l'engage;
Mais le saint appareil dont j'ai su l'investir,
Les mots religieux qu'on a fait retentir,
La voix même du ciel qu'elle croyoit entendre,
Et l'art de vos discours...

D'EPERNON.

J'ai su déja reprendre
Cet écrit, seul témoin qui parloit contre nous;
Et, jusques au moment où partiront les coups,
Des ligueurs attentifs, avec elle en priere,
Retiendront Médicis au fond du sanctuaire;
Cependant de Henri précipitons la mort:
Tant qu'il verra le jour je redoute un remord.

L'AMBASSADEUR.

Absent de ce palais, où peut-on le surprendre?

D'EPERNON.

Il doit du champ de Mars à l'arsenal se rendre:
Faites sur ce chemin poster le meurtrier,
Qui brûle pour le ciel de se sacrifier.

L'AMBASSADEUR.

Vous avez vu l'ardeur dont son ame est atteinte:
Le martyre...

D'EPERNON.

Oui, j'ai vu qu'il frappera sans crainte.

L'AMBASSADEUR.

Il va donc se placer sur la route du roi.

D'EPERNON.

Pour un facile accès reposez-vous sur moi.
Les gardes sont séduits...

SCENE II.

LE ROI, D'EPERNON, L'AMBASSADEUR.

L'AMBASSADEUR, *à d'Epernon en voyant entrer le roi.*

Quel dessein le ramene?

D'EPERNON.

Je ne sais: mais qu'importe? il ne peut voir la reine.

L'AMBASSADEUR, *à part.*

De quel chagrin profond il semble enveloppé!

LE ROI, *à part, se croyant seul.*

D'où vient la sombre horreur dont je me sens frappé?

L'AMBASSADEUR, *à part.*

Sortons.

LE ROI, *l'arrêtant.*

Comte, c'est vous! pour quel infâme usage
Du nom d'ambassadeur tirez-vous avantage?
La calomnie...

L'AMBASSADEUR.

Eh quoi? sire!...

LE ROI.

N'avez-vous pas
Publié qu'en secret l'amour arme mon bras?
Mais le jour où mes coups dans la lice guerriere
Auront à vos soldats fait mordre la poussiere,
Vous pourrez, rougissant d'un si lâche détour,
Juger si je combats pour la gloire ou l'amour.
(*à d'Epernon.*)
Duc, faites qu'à l'instant il quitte cette rive,
Et jusqu'à mes confins qu'une escorte le suive.

D'EPERNON.

Sire, je remplirai votre ordre souverain.
(*Il sort avec l'Ambassadeur*).

SCENE III.

LE ROI, SULLY.

LE ROI.

Verrai-je Médicis?

SULLY.

Je l'ai cherchée en vain.
On m'a dit qu'aux autels, par son zele entraînée,
Dans le temple voisin elle étoit prosternée.
Voulez-vous?...

LE ROI.

Respectons sa piété... Je croi
Que cette sainte ardeur la rapproche de moi.
Oui, la religion rend l'ame encor plus tendre.

SULLY.

Il est vrai.

LE ROI, *troublé.*

Voici l'heure où nous devons entendre
Les envoyés secrets des divers souverains
Qui remettent leurs droits et leur cause en mes mains:
Aux murs de l'arsenal tout est prêt?

SULLY.

Tout. Mais, Sire,
Quand la France et l'Europe à l'envi vous admire,
Quel est donc le chagrin qui semble vous presser?

LE ROI.

Ce ministre ennemi que je viens de chasser
M'aura peut-être ému...

SULLY.

Non, sur votre visage
D'un trouble plus profond je lis le témoignage;
Parlez, apprenez-moi quel tourment vous poursuit.

LE ROI.

Nous sommes seuls?

SULLY.

Oui, sire.

LE ROI.

Eh bien! sois donc instruit.

SULLY.

J'écoute.

LE ROI.

Il est des jours de sinistre présage
Où l'homme dans son cœur cherche en vain son courage,
Où d'affreux mouvements la triste et sombre horreur
Jette dans nos esprits le trouble et la terreur...
Cet état est le mien.

SULLY.

Vous, nourri dans la guerre!
Vous, de qui la valeur, trop souvent téméraire,
Bravoit tous les dangers!...

LE ROI.

Eh bien! dans ce moment
Je frémis!... Je ne sais quel noir pressentiment (*)
Glace, agite, remplit mon ame consternée...
Il me semble enfin voir ma derniere journée.

SULLY.

De quel effroi trompeur êtes-vous donc frappé?

LE ROI.

Non, mes pressentiments ne m'ont jamais trompé.
Avant la nuit fatale où des trames sacrées
Du sang des protestans baignerent ces contrées,
Des plus cruels soupçons la secrète douleur
Vint m'annoncer long-temps l'approche d'un malheur:
La même impression est au fond de mon ame.

SULLY.

La même! se peut-il?

LE ROI.

J'en rougis, je me blame;
Mais une voix, qu'en vain j'éloigne, je combats...
Non, des murs de Paris je ne sortirai pas.

SULLY.

Dans un cœur magnanime un tel trouble m'étonne.
Sire, soupçonnez-vous un ennemi?

LE ROI.

Personne.

SULLY.

Quelque indice du moins?

(*) Ces pressentiments et ces craintes sont historiques.

LE ROI.

Nul... C'est un vague effroi.
Ah! que ce jour affreux n'est-il passé pour moi!
Sois juste; à mon trépas l'Espagne intéressée
Peut en avoir conçu la secrete pensée;
D'ailleurs le fanatisme à me perdre occupé...
Que te dirai-je enfin? ils m'ont déja frappé:
Deux fois à leur poignard j'échappai par prodige;
Ils me tueront.

SULLY.

Cher prince!

LE ROI.

Ils me tueront, te dis-je.

SULLY.

Il faut...

LE ROI.

Je sais mourir.

SULLY.

Qui pourroit en douter?
Mais ce présage affreux qui vient vous tourmenter
Est peut-être un avis de la bonté céleste;
Peut-être existe-t-il quelque projet funeste:
Il faut le prévenir, et sans plus différer,
De tous ceux qu'on soupçonne à la fois s'assurer.
Je cours en votre nom...

LE ROI.

Sully, que vas-tu faire?
Qui? moi! pour dissiper un trouble imaginaire
Dans l'horreur d'un cachot plonger des citoyens!
Je ne veux pas descendre à de pareils moyens.
Je sus, en respectant la liberté publique,
Fonder un pouvoir ferme et non pas despotique;

Des partis mutinés je fis taire la voix,
Moins par les châtiments que par de justes lois;
Je ne changerai pas; je hais la tyrannie.
Mon regret, si bientôt je dois perdre la vie,
Sera de n'avoir pu conduire à leur succès
Les vœux que m'inspira le bonheur des Français.

SULLY.

C'est pour leur intérêt que mes pleurs vous implorent.
Ah! laissez-nous veiller sur des jours qu'ils adorent.

LE ROI.

Du tourment où je suis doivent-ils donc souffrir?
Le ciel veille sur moi puisqu'il m'en fait chérir.
C'est à leur amour seul et non à ma puissance
Que je veux de mes jours confier la défense.
D'ailleurs ce vain effroi... je ne l'éprouve plus;
La paix rentre en mes sens un moment abattus...
Allons, de ma foiblesse éloignons la mémoire.
Reprenons mes projets, rendons-nous à ma gloire:
Un entretien secret, à l'Autriche fatal,
Nous appelle tous deux aux murs de l'arsenal;
Partons.

SULLY, *voyant d'Epernon entrer.*

D'Epernon vient.

LE ROI, *à d'Epernon.*

L'ambassadeur sans doute...

D'EPERNON.

Oui, sire, de Madrid il a repris la route.

LE ROI.

Il suffit. (*à Sully*) Remplissons un devoir important;
Viens, mon ami, marchons où la gloire m'attend.

(Il sort avec Sully.)

SCENE IV.

D'EPERNON.

Où la gloire t'attend!... où ta mort est certaine.
Non, je n'embrasse point une espérance vaine:
Biron, sois satisfait, tu vas être vengé!
Un tumulte imprévu, par mes soins dirigé,
Arrêtera les pas de ses coursiers rapides;
Ses gardes, presque tous conjurés intrépides,
Livreront le passage au bras qui doit frapper;
Ces apprêts sont trop sûrs pour qu'il puisse échapper.
Cependant, quand je touche au succès où j'aspire,
Les vertus de Henri que je hais, que j'admire,
Elevent dans mon ame!... ah! chassons ce regret;
Ne suivons que ma haine, et que mon intérêt.
La reine... juste ciel! tremblante, échevelée!...
Sans doute le remords l'aura déja troublée.

SCENE V.

LA REINE, D'EPERNON.

LA REINE, *pâle et les cheveux épars.*
D'Epernon, vous voyez mes larmes, mon effroi.
On m'a dit qu'en ces lieux je trouverois le roi:
Où donc est-il?

D'EPERNON.
Pourquoi cherchez-vous sa présence?

LA REINE.
Pourquoi?... pour le sauver, pour prendre sa défense,
Le couvrir de mon corps...

D'EPERNON.

Je demeure étonné:
Vous! le ravir au coup par vous-même ordonné!

LA REINE.

Je ne sais, au milieu de mon affreux délire,
Ce que ma jalousie et ma rage ont pu dire;
Mais je ne puis souffrir qu'on attente à ses jours:
Duc, arrêtez le bras qui doit trancher leur cours.

D'EPERNON.

Quoi! ses feux pour Condé...

LA REINE.

Je ne veux rien entendre;
Je ne vois que son sang qu'on est prêt à répandre:
Partez, courez, volez, empêchez son trépas.

D'EPERNON.

Ainsi vous consentez que pour d'autres appas
L'ingrat...

LA REINE.

Oui, qu'à ce point il m'ose méconnoître;
Qu'il soit coupable enfin, moi, je ne veux pas l'être!
Je veux que vous voliez soudain à son secours.
Vous balancez encore?... Eh bien, je pars; je cours
Crier au peuple ému: Français, il est un traître;
Français, contre ses coups défendez votre maître.

D'EPERNON.

Qu'allez-vous faire, ô ciel! Dussiez-vous m'en punir,
Il s'agit de vos jours, j'ose vous retenir.
Vos cris, de nos projets vous nommant la complice,
Appelleroient sur vous la honte et le supplice.
Je ne vous parle pas de moi, de mes amis;
Mais un parti nombreux s'est pour vous compromis:
Lorsqu'ils ont à ma voix servi votre colere,

Voulez-vous leur donner l'échafaud pour salaire?
Madame, il n'est plus temps, cédez à vos destins;
Ne vous exposez pas à des périls certains.

LA REINE.

D'Epernon, si jamais Médicis vous fut chere,
Cédez à ma douleur, cédez à ma priere!
Ne craignez point le roi; s'il est jamais instruit,
Je dirai que c'est moi qui seule ai tout conduit.
D'ailleurs, maître du trône acquis par sa vaillance,
Sa grande ame aux vaincus fit bénir sa clémence,
Cette ame, à son penchant se laissant entraîner,
A vous, à vos amis, daignera pardonner.
Enfin obéissez au transport qui m'enflamme;
Sauvez-le, sauvez-moi.

D'EPERNON.

C'est vous trahir, madame!
Votre intérêt...

LA REINE.

Eh bien! je tombe à vos genoux.

D'EPERNON, *cherchant à la relever.*

Ciel!

LA REINE.

J'y demande en pleurs les jours de mon époux!
Ayez, ayez pitié d'une épouse éperdue!
Me repousserez-vous à vos pieds étendue?
Non... je lis dans vos yeux...

D'EPERNON.

Hélas! vous nous perdez!
Mais je dois obéir puisque vous commandez.

LA REINE.

Je respire! partez.

D'EPERNON, *à part.*

Il est frappé sans doute.

LA REINE.

Partez.

D'EPERNON.

Je vous ai dit tout ce que je redoute.

LA REINE.

Partez, partez.

D'EPERNON.

Eh bien, je vais remplir vos vœux.

SCENE VI.

LA REINE.

Combien je crains, hélas! dans ce moment affreux!..
Grand Dieu, qui m'inspiras un remords salutaire,
Au bras levé sur lui qu'il puisse se soustraire;
Dieu, sauve mon époux, dût-il m'ôter son cœur.
O ciel! quel bruit confus me remplit de terreur?
Ne seroit-il plus temps?... Des cris frappent mon ame!

SCENE VII.

SULLY, LA REINE.

LA REINE.

Quoi! Sully, vous pleurez?...

SULLY.

Tout est perdu, madame.

LA REINE.

Eclaircissez le trouble où mon cœur consterné...

SULLY.

Ah! le meilleur des rois vient d'être assassiné!

LA REINE.

Qu'entends-je!... Malheureuse! à peine je respire!..
Sully!

SULLY.

Pleurez sur vous, pleurez sur cet empire.

LA REINE.

Hélas!

SULLY.

De cette ville il faut fuir pour toujours.

LA REINE.

N'est-il donc plus d'espoir? Eh quoi? de prompts secours?..

SULLY.

Nul secours de la mort ne sauroit le défendre.
Suivant de près ses pas, je viens de tout apprendre.
Il n'a pu dire, hélas! qu'un mot, Je suis blessé!
Et quand du scélérat dont le fer l'a percé
Ses gardes désarmoient la main ensanglantée,
Sa grande ame soudain dans les cieux est montée.

LA REINE.

Ah Dieu!

SULLY.

Des citoyens les transports douloureux
Égalent la rigueur de ce coup désastreux.
Quel spectacle!.. D'abord la voiture fermée
A caché son trépas à leur vue alarmée;
Et ses restes sanglants vers ces augustes lieux
S'avançoient ramenés d'un pas silencieux.
De ce sombre mystere encor plus inquiete,
La foule les suivoit triste, pâle, muette,
Et sembloit, en silence attendant son malheur,

Dans son ame tremblante amasser la douleur.
Mais à peine on arrive, à peine se découvre
Ce corps inanimé que l'on transporte au Louvre,
Ce ne sont que des cris, des larmes, des sanglots;
L'air au loin retentit de ces lugubres mots:
« Malheureux, que du ciel accable la colere,
« Nous perdons dans ce jour notre appui, notre pere!
« Quel exécrable monstre a pu percer jamais
« Ce cœur, qui chaque jour médita des bienfaits? »
En rappelant ainsi sa bonté, sa vaillance,
Le peuple sur son corps avec ardeur s'élance;
Il le couvre de pleurs, cherche à le ranimer
En l'approchant des cœurs dont il se fit aimer.
Mais, trop sûrs que ce soin ne peut rien pour sa vie,
Leur chagrin s'aigrissant va jusqu'à la furie.
Les uns poussent au ciel les plus horribles vœux;
D'autres frappent leur sein, arrachent leurs cheveux;
Ceux-ci courent au loin comme des frénétiques;
Ceux-là du Louvre même embrassent les portiques;
Plus d'un y tombe mort (*); plus d'un autre en hurlant
Se roule et se meurtrit sur le pavé sanglant;
Enfin chacun maudit ou veut fuir la lumière,
Et l'affreux désespoir remplit la ville entiere.
Ah! qui mérita mieux de si touchants regrets?
Sa mort ne mettra pas en deuil les seuls Français;
Elle ira, de sa gloire en tous lieux escortée,
Jeter l'affliction dans l'Europe attristée;
De nos ennemis même elle obtiendra les pleurs;
Elle sera l'objet des plus longues douleurs;
Et, parlant comme nous de ce roi qu'on adore,
Nos derniers descendants le pleureront encore.

(*) Ce fait et tout le récit sont historiques.

LA REINE, *dans un égarement qui s'augmente par degrés.*

Et moi, je n'obtiendrai que leur haine à jamais.
Que vais-je devenir en ce triste palais?
Odieuse à la France, odieuse à moi-même...
O malheureux objet de ma douleur extrême,
Laisse-moi dans ta tombe... Il la ferme en fureur!
Il craint!... je le conçois, je dois lui faire horreur!
Où suis-je?... autour de moi quelle ombre est répandue?..

SULLY, *à part.*

Quel soupçon!...

LA REINE.

D'Epernon, qui t'amene à ma vue?
Cruel, quel meurtrier armes-tu devant moi?
Il court assassiner... qui? mon époux! son roi!

SULLY, *à part.*

Plus de doute.

LA REINE, *revenant de son trouble.*

Sully! vous là!.. ciel!

SULLY, *de l'accent le plus expressif.*

Ah! madame!

LA REINE.

Un sombre égarement vient de troubler mon ame:
Peut-être ai-je dit?..

SULLY.

Tout.

LA REINE.

Terre, ouvre-moi ton sein!

SULLY.

Comment! vous!

LA REINE.

J'ai voulu retenir l'assassin,

Le coup étoit porté... Prenez le fer du traître;
Vengez, vengez sur moi l'état et votre maître;
Déchirez...

SULLY.

Du secret je vous donne ma foi.
Adieu... Bien loin de vous, je vais pleurer mon roi:
Vous, madame, régnez!

LA REINE, *tombant dans son fauteuil.*

Moi, gouverner la France!
C'est la mort qu'il me faut et non pas la puissance.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.

OBSERVATIONS

HISTORIQUES

SUR

LA MORT DE HENRI IV.

Cette tragédie, où plusieurs journaux ont voulu voir une violation complete de l'histoire, est au contraire presque entièrement fondée sur l'histoire elle-même.

La rivalité de la France et de l'Espagne, et l'esprit de la Ligue, le fanatisme monacal, les prétentions des seigneurs ambitieux que cette derniere puissance entretenoit par ses agents dans le cœur du royaume et jusqu'au sein de Paris;

L'armement que fit Henri IV pour abaisser cette éternelle ennemie de sa patrie;

Son plan de pacification perpétuelle, et d'un tribunal de souverains dont l'union devoit cimenter son ouvrage;

Ses dispositions qui laissoient dans son absence l'autorité à la reine, et créoient un conseil pour la guider;

Le bruit répandu qu'il entreprenoit la guerre dans le dessein de détrôner le pape, et de renverser la religion catholique;

L'évasion du prince de Condé et de sa femme réfugiés à Bruxelles, et l'opinion très accréditée où l'on étoit que le roi aimoit passionnément cette princesse, et prenoit les armes autant pour la retirer des mains des Espagnols que pour relever le calvinisme;

La jalousie que Marie de Médicis en conçut, son caractere foible, soupçonneux, violent et ambitieux, sa confiance dans le duc d'Epernon, son attachement au culte catholique et à l'Espagne, son desir ardent d'être couronnée, son mécontentement des retards que cette cérémonie éprouvoit, ainsi que de l'établissement du conseil qui, pendant la guerre, devoit partager son autorité, les débats continuels que son humeur emportée élevoit entre elle et le roi, et les efforts que faisoit Sully pour réconcilier ces deux époux;

L'ancien amour de Henri pour mademoiselle d'Entrague, marquise de Verneuil, et la promesse de mariage qu'il eut la foiblesse de lui signer, et qu'il lui renouvella lorsque Sully l'eut déchirée;

Le vœu qu'il fit en faveur de l'habitant des campagnes, et qu'il exprima par ces mots si connus: *Je prétends que chaque paysan mette le dimanche la poule au pot.*

Son départ prochain pour l'armée, et le projet qu'il avoit formé de marcher d'abord sur la Flandre pour la garantir de l'influence de la maison d'Autriche, et de porter ensuite la guerre au sein de l'Allemagne;

Les pressentiments qu'il eut de sa mort, et le coup qu'en se rendant à l'arsenal, il reçut dans sa voiture par la main d'un fanatique, à la faveur d'un embarras qui avoit écarté les gardes;

Enfin la consternation, les larmes, et le désespoir

du peuple, qui furent poussés au point que plusieurs citoyens moururent de douleur:

Tous ces faits, qui forment une partie des ressorts de ma tragédie, sont constatés par les historiens.

Mais il en est qu'ils n'ont pas tous reconnus; je veux parler de l'existence d'une conspiration contre la vie de Henri IV, et de la complicité de Marie de Médicis, du duc d'Epernon et de l'Espagne: sur ce fondement, plusieurs journaux m'ont contesté le droit d'en faire usage. Quelques uns de mes adversaires sont convenus que les écrivains les plus mesurés laissent percer de fortes présomptions contre les personnages que j'ai présentés comme coupables; cependant on n'a pas voulu les croire suffisantes au théâtre pour me justifier. On n'a pas moins imprimé que j'avois dénaturé l'histoire; on m'a taxé même de ne pas la connoître: de tels reproches m'imposent la loi de ne rien négliger pour les réfuter, et de rassembler tous les détails de l'évènement funeste sur lequel on me force de m'appesantir.

Quiconque a lu nos annales avec attention doit penser que l'assassinat de Henri IV fut l'effet d'un complot.

Vainement l'on objecte qu'il a été écrit que Ravaillac a soutenu jusqu'à la fin de sa vie qu'il n'avoit point de complices: comment connoîtroit-on ses paroles positives, puisqu'après son supplice l'original des pieces du procès fut supprimé (1); que son dernier interroga-

---

(1) On lit, dans les Observations sur le regne de Henri IV, qui font suite à l'Histoire de France par Daniel, *Ces difficultés dispa-*

toire se passa *sous le secret de la cour* (1); et que la derniere déclaration qu'il dicta sur l'échafaud, et qui sans doute renfermoit la vérité, fut si mal transcrite par un greffier nommé *Voisin*, que les experts les plus habiles ne purent jamais la déchiffrer (2); précautions qui certainement n'auroient point été prises s'il n'y avoit eu des conjurés intéressés à ce que les révélations de l'assassin restassent inconnues?

D'ailleurs un grand nombre de faits contredisent cette prétendue dénégation.

Il est constant que, sur l'échafaud, Ravaillac parut étonné de l'horreur que les citoyens lui témoignerent; et que, voyant un homme proposer son cheval pour remplacer un de ceux qui devoient servir à son supplice, il prononça ces mots: *On m'a bien abusé quand on m'a voulu persuader que le coup que je ferois seroit bien reçu du peuple, puisqu'il fournit lui-même des*

---

roûtroient si nous avions l'original de la procédure; mais pourquoi ne l'avons-nous pas? pourquoi ne se trouve-t-elle pas dans les registres du parlement? Tom. XII, pag. 649, édit. in-4°, ann. 1756. — Sully dit aussi dans ses Mémoires, *On a remarqué de l'affectation à supprimer des pieces par lesquelles le procès du parricide se trouvoit instruit.* Tom VII, pag. 393, édit. in-12, ann. 1767.

(1) Mercure français, fol. 454, ann. 1610. — On trouve aussi, dans les Mémoires de Sully: *Suivant ledit arrêt, pour la révélation de ses complices, il fut appliqué à la question des brodequins; ce qui s'y passa est sous le secret de la cour.* Tom. VII.

(2) Mémoires de Condé, tom. VI, avertissement, pag. 30, édit. in-4°, ann. 1743. — Observations sur le regne de Henri IV, Histoire de France par Daniel, tom. XII. — Histoire universelle traduite de l'anglais, tom. XXXI, pag. 258, édit. in-4°, ann. 1769.

chevaux pour me déchirer (1). Ces paroles et sa surprise ne suffiroient-elles pas pour attester qu'il eut des complices ?

Mais remontons plus haut.

On lit dans Mézerai, au sujet de Ravaillac, « Ceux « qui avoient prémédité de se défaire du roi, trouvant « cet instrument propre à exécuter leur dessein, su- « rent bien le confirmer dans ses sentiments. Il y a des « preuves qu'ils le menerent jusqu'à Naples ; et que « là, dans une assemblée qui se tint au palais du vice- « roi, il s'en trouva plusieurs autres qui s'étoient dé- « voués à la même cause. Ils le firent venir d'Angou- « lême à Paris deux ou trois fois; enfin ils le condui- « sirent si bien à leur gré, qu'ils accomplirent par « sa main sacrilege la détestable résolution de leur « cœur (2). »

Selon Sully et d'autres écrivains, Ravaillac, après l'assassinat du roi, au lieu d'être mis en prison et au secret, comme l'ordonnoient les lois et la prudence, fut conduit à l'hôtel de Retz, où il étoit si mal gardé que des personnes de toutes conditions lui parlerent sans peine; que même (je me sers des propres expressions de Sully), « Plusieurs userent si imprudemment « de cette liberté, qu'ils oserent lui dire, en l'appelant

(1) Mémoires de Sully, tom. VII, pag. 435. — Mémoires de Condé, tom. VI, avertissement, pages 29 et 30.

(2) Abrégé chronologique de l'Histoire de France, tom. X, pages 432 et 433, édit in-12, ann. 1755. — L'éditeur des Mémoires de Condé s'exprime de même: *On s'est imaginé*, dit-il, *que c'étoit le coup d'un insensé qui avoit perdu l'esprit, on se trompe ; ce fut une affaire projetée et méditée à Naples en* 1608, *et malheureusement exécutée en France en* 1610, etc. Tom. VI, avertissement, p. 22.

« leur ami, qu'il se donnât bien de garde d'accuser les « gens de bien, les innocents, et les bons catholiques, « parceque ce seroit un crime irrémissible et digne de « la damnation éternelle (1). »

Les historiens racontent encore qu'une demoiselle de Coman, quelques jours avant que le roi périt, le fit avertir d'une conspiration formée contre sa vie, en nommant Ravaillac, et en chargeant de grands personnages (2).

Ils font aussi mention d'un Pierre Dujardin surnommé capitaine de Lagarde, lequel se trouvant à Naples au moment où des ennemis de Henri IV excitoient Ravaillac au régicide, feignit d'entrer dans ses projets pour en connoître toutes les circonstances; et par l'entremise d'un ambassadeur français en fit donner au roi un avis détaillé, que depuis il lui confirma dans une entrevue secrete; et les mêmes historiens ajoutent que le capitaine de Lagarde et mademoiselle de Coman, conduits devant les magistrats après le meurtre de ce monarque, persisterent dans leur déposition (3).

Ils parlent aussi d'un prévot des maréchaux de Pluviers, ville éloignée de Paris de deux journées, que l'on

---

(1) Mémoires de Sully, tom. VIII, pag. 3.

(2) *Une certaine demoiselle nommée Anne de Coman*, dit Mézerai, *donna des avis d'une horrible conspiration sur la personne du roi.* Histoire de France, tom. X, pag. 424. Voyez aussi les Mémoires de Sully, tom. VII, pag. 387, et suivantes.

(3) Journal de Henri IV, pieces justificatives, tom. IV, éd. in-8°, ann. 1741.

arrêta pour avoir dit à l'heure même où se commit le crime, *Aujourd'hui le roi sera tué ou blessé* (1); et qui, après avoir été amené à la Conciergerie et interrogé, fut trouvé le lendemain étranglé dans sa prison.

Voilà des faits qui prouvent une complicité; et si l'on en rapproche le bruit de la mort de Henri IV, répandu, avant l'évènement, dans l'Europe entiere (2), les messages que de toutes parts on envoyoit également d'avance pour s'informer de la vérité, le concours de circonstances extraordinaires qui favoriserent Ravaillac au moment de son forfait, et qui semblent n'avoir pu être l'ouvrage du hasard, l'inaction de six personnes placées dans la voiture du roi, qui le laisserent percer de trois coups de poignard, sans qu'une seule arrêtât le bras du meurtrier (3); enfin la suppression des pieces originales du procès, on ne sauroit se refuser à la persuasion que Henri IV

---

(1) Mémoires de Sully, tom. VII, p. 436. —Journal de Henri IV, tom. IV. L'auteur ajoute: *Ce langage est une preuve qu'il étoit complice; ce qui est confirmé par sa mort précipitée qui en a caché peut-être beaucoup d'autres;* pag. 56, not.

(2) *On tenoit,* dit Mézerai, *sa mort si certaine dans les pays voisins, qu'il en vint des avis d'Espagne en France, qu'on la publia à Milan presqu'un mois devant,* tom. X, p. 425. — Perefixe rapporte: *Il passa un courier par la ville de Liege huit jours avant qu'il ne fut assassiné, qui dit qu'il portoit la nouvelle aux princes d'Allemagne qu'il avoit été tué.* Histoire de Henri-le-Grand, pag. 421, édition in-12, ann. 1786.

(3) *Chose surprenante,* s'écrie l'auteur du Journal de Henri IV. *nul des seigneurs qui étoient dans le carrosse ne vit frapper le roi.* Tom. IV, pag. 40.

périt victime d'une conspiration dont Ravaillac ne fut que l'instrument (1).

Cette conspiration une fois démontrée, quel autre que l'Espagne pouvoit l'avoir ourdie?

L'Espagne étoit l'ennemie irréconciliable de la France, et particulièrement de Henri IV. Elle avoit soutenu la Ligue jusqu'au moment de sa défaite, et depuis, elle recueillit tous les exilés dans les différents pays soumis à son empire (2), soudoya dans l'intérieur de la France une faction puissante composée d'anciens ligueurs et de mécontents de tous les partis, chercha sans cesse à corrompre les généraux fideles, et à fomenter des troubles, fit décrier les mœurs du monarque pour lui ravir la confiance de ses sujets (3), et dirigea tous les complots tramés antérieurement contre ses jours. En effet c'est elle qui, par les promesses les plus brillantes (4), entraîna le duc de Biron dans une lâche trahison contre l'état

---

(1) On lit dans Perefixe : *Il falloit bien qu'il y eût plusieurs conspirations contre la vie de ce bon roi, puisque de vingt endroits on lui en donnoit avis.* Histoire de Henri-le-Grand, p. 421. — *Il est constant,* dit Mézerai, *qu'il n'y avoit pas pour une conjuration contre ce bon roi: ses ennemis, les Français aussi-bien que les étrangers en avoient tramé de tant de sortes et de tant de côtés, qu'il étoit difficile qu'il en réchappât.* Tom. x, pag. 424.

(2) Vie de Henri IV par Bury, tom. IV, pag. 208, édition in-12, ann. 1766.

(3) Intrigue du cabinet par Anquetil, t. I., éd. in-12, ann. 1782.

(4) *Pour y réussir,* dit Anquetil, *ils lui firent insinuer que, s'il pouvoit s'attacher à l'Espagne, on travailleroit à lui former une souveraineté indépendante sur quelque frontiere de France; qu'on étoit prêt à lui fournir argent, troupes, et secours de toute espece, que le gage de ces promesses seroit une infante que Philippe III lui donneroit en mariage.* Intrigue du cabinet, tom. I, pag. 47, et suivantes.

et la personne de son maître (1). C'est elle encore qui, par l'adresse de son ambassadeur Zuniga, séduisit les d'Entragues, et les engagea à soulever la France et à tuer le roi (2), en les assurant qu'ils seroient appuyés par le marquis de Spinola et une armée d'Espagnols.

S'il est reconnu que l'Espagne trempa dans ces deux conjurations avant d'être menacée par les armes de Henri IV, comment supposer qu'elle fut étrangere au complot qui pouvoit seul l'en garantir? La guerre que le monarque français lui avoit déclarée, et dont le succès sembloit assuré par un armement formidable, des trésors immenses, et la réputation du plus grand capitaine de l'Europe, exposoit cette puissance à perdre une partie de ses états et son influence politique; n'avoit-elle donc pas alors le plus grand intérêt à prévenir sa ruine prochaine par la mort du héros qui se disposoit à la consommer? L'histoire s'explique clairement: Nous avons vu plus haut que Ravaillac se rendit à Naples, dont le vice-roi commandoit pour les Espagnols, et que, dans le palais de ce vice-roi, des conjurés le déciderent à exécuter son attentat. Les écrivains parlent aussi de la haine que portoit à Henri IV le comte de Fuentes, gouverneur de Milan, ville

---

(1) *Il fut condamné comme convaincu du crime de lese-majesté par les conspirations par lui faites contre la personne du roi, proditions et traités avec les ennemis de l'état.* Idem, pag. 108.

(2) *Cette révolution*, dit Anquetil, *étoit impossible tant que le monarque seroit en vie ou en liberté; c'est pourquoi le comte d'Entrague résolut de s'en saisir ou de s'en défaire.* Intrigue du cabinet, tom. 1, pag. 149, et suivantes.

soumise à l'Espagne (1). L'un d'eux raconte que ce gouverneur espagnol dit plusieurs fois que, pour troubler la France, il n'y avoit d'autre moyen que de se défaire de son souverain, et que, quelqu'un lui objectant que l'entreprise étoit difficile, il répondit, *Rien de plus aisé, puisque le roi va souvent en carrosse* (2).

D'ailleurs il est à remarquer qu'au milieu des préparatifs menaçants de Henri IV, l'Espagne n'en faisoit aucun pour sa défense, et paroissoit immobile à l'approche de l'orage prêt à fondre sur elle. Ne doit-on pas conclure d'une conduite si extraordinaire que cette puissance avoit ordonné à ses agents d'assassiner son ennemi; et qu'elle comptoit sur le succès de cet horrible moyen. Telle fut l'opinion de Sully : « Ce n'étoit, « dit-il, ni les armes ni un noble désespoir que le « parti autrichien avoit envie d'opposer au prince « que l'Europe avoit nommé son vengeur; il ne falloit « qu'un crime pour abattre la tête qui donnoit le mou- « vement à tout ce corps; et jamais la trahison, l'em- « poisonnement, l'assassinat n'avoient pu procurer un « triomphe plus digne d'eux; triomphe honteux et si

---

(1) On lit dans l'Intrigue du cabinet : *L'aversion d'un simple gouverneur de Milan contre un roi de France, dont il n'avoit été ni le sujet ni le prisonnier, n'est pas aisée à concevoir; cependant elle existoit. Le comte de Fuentes ne parloit jamais de Henri IV qu'en termes offensants; il aimoit à en entendre dire du mal. Tous les exilés du royaume trouvoient un asile auprès de lui; et l'Histoire l'accuse d'avoir été l'instigateur de quelques entreprises contre la vie du monarque.* Tom. 1, pages 59 et 60.

(2) Mathieu, pag. 81 *i*.

« détesté que les termes manquent pour en exprimer « toute l'horreur (1) ».

J'ai placé dans ma tragédie à la tête des complices de l'Espagne mademoiselle d'Entrague, le duc d'Epernon, et Marie de Médicis.

Les réclamations n'ont point porté sur mademoiselle d'Entrague, qui, dans le procès de sa famille, fut convaincue d'avoir voulu attenter à la vie du roi, mais principalement sur le duc d'Epernon: on s'est même passionné pour la réputation de ce seigneur; cependant sa culpabilité dans ce grand régicide est évidente, puisqu'il est accusé par une foule de témoignages.

Je ne parlerai pas d'une brochure intitulée, *La Chemise sanglante de Henri IV*, où ce prince nomme d'Epernon et Ravaillac *ses assassins et ses bourreaux*, ni d'un autre écrit appelé, *Rencontre du duc d'Epernon et de Ravaillac*, où il est dit que ce duc l'engagea à tuer le roi, et lui donna cent écus pour l'y déterminer (2).

Mais je citerai ce passage, qui se trouve dans l'*His-*

---

(1) Mémoires de Sully, tom. VII, pag. 376. — Perefixe s'exprime comme Sully: voici ses paroles: *Ses ennemis étoient alors dans un profond silence, qui peut-être n'étoit pas causé seulement par la consternation et la crainte du succès de ses armes, mais par l'attente qu'ils avoient de voir réussir quelque grand coup qui étoit toute leur espérance.* Histoire de Henri-le-Grand, pag. 420. — Mézerai parle dans le même sens: *La maison d'Autriche*, dit-il, *ne se mettoit guere en peine de dresser aucun préparatif pour soutenir un si grand choc; ce qui faisoit croire qu'elle s'attendoit à quelque accident qui étoit imprévu à ses ennemis, mais dont elle avoit les ressorts en sa main pour les lâcher dans l'extrémité.* Histoire de France, tom. X, pag. 424.

(2) Journal de Henri IV, tom IV, pieces justificatives.

toire de l'ordre du Saint-Esprit par Saint-Foix, historiographe des ordres du roi, à l'article de Charles de Lorraine, duc d'Aumale (1).

« Le duc d'Aumale, dans un manuscrit signé de sa « main, scéllé de ses armes, et trouvé dans ses papiers « après sa mort, dit : Que le duc d'Epernon voyant frap- « per Henri IV, lui donna lui-même un coup de couteau « pour l'achever. On ne peut guere douter que le duc « d'Epernon n'ait été un des principaux complices de « l'assassinat de Henri IV ». (Qu'on pese ces paroles de Saint-Foix). « Mais est-il vraisemblable qu'il l'ait « frappé lui-même ? Est-il vraisemblable, répondra-t-on, « que le duc d'Aumale, âgé de soixante ans, qui étoit « devenu dévot, et qui mourut après une assez longue « maladie, ayant reçu deux fois ses sacrements avec « beaucoup de piété, est-il vraisemblable, dis-je, qu'il « n'eût pas jeté au feu, et qu'il eût laissé subsister « une pareille accusation s'il n'avoit été sûr que ce « n'étoit point une calomnie. Il étoit à Bruxelles, ajou- « tera-t-on, parmi les Espagnols, et il y a de bonnes « raisons pour croire qu'on y sût mieux toutes les « circonstances de l'assassinat de Henri IV que dans « Paris, où l'on trembloit sous d'Epernon et ses com- « plices. »

Certes voilà une inculpation positive ; et sans doute on ne récusera pas un historiographe de France.

J'y joindrai des preuves encore plus fortes ; je veux dire les deux dépositions juridiques dont j'ai déja fait

---

(1) Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit, tom. 1, seconde partie, pag. 36, édit. in-12, ann. 1767.

mention : toutes deux chargent formellement le duc d'Epernon (1).

La premiere (de mademoiselle de Coman) affirme que d'Epernon et la marquise de Verneuil se donnerent plusieurs rendez-vous dans l'église de S.-Jean-en-Greve pour s'y entretenir ensemble ; qu'elle (mademoiselle de Coman) les entendit tous deux prendre leurs mesures pour la mort de Henri IV, et le fit savoir à ce monarque, qui, soit par aveuglement, soit par excès de bonté, négligea cet avis.

La seconde (du capitaine de Lagarde) porte qu'étant à Naples, il vit, dans une assemblée de ligueurs réfugiés, l'exécrable Ravaillac, qui leur confia le dessein d'assassiner Henri IV, et les entretint de lettres que d'Epernon lui avoit remises à ce sujet pour le vice-roi de Naples.

Ces deux déclarations, faites, comme je l'ai déja dit, avant le meurtre du roi, furent examinées par le parlement de Paris (2). Elles étoient si affirmatives que

---

(1) Journal de Henri IV, tom. IV, pieces justificatives. — Mémoires de Sully, tom. VII.

(2) Ces deux dépositions se trouvent telles qu'elles ont été faites au parlement, dans le tome IV du Journal de Henri IV, page 235, et suivantes; l'une sous les titres de *Factum de Pierre Dujardin, sieur et capitaine de Lagarde*, et de *Manifeste du même;* l'autre intitulée, *Interrogation et déclaration de mademoiselle de Coman.* Voilà ce qu'il faut consulter, si l'on veut connoître le texte et les détails de ces deux pieces juridiques; si l'on n'en veut que la substance, on peut en chercher le précis dans les notes du Journal de Henri IV, pag. 58, et suivantes; dans celles de l'avertissement des Mémoires de Condé, tom. VI, pag. 22, et de l'Histoire universelle, tom. XXXI, pag. 263; enfin dans les Pieces intéressantes recueillies par La Place, tom. II, pag. 246.

d'Epernon, malgré sa puissance, fut décrété (1). Des historiens rapportent au sujet de cet évènement qu'un jour où d'Epernon vint chez le premier-président pour s'en expliquer avec lui, celui-ci lui répondit d'un ton sévere, *Je ne suis pas votre rapporteur mais votre juge* (2). Ils ajoutent que Marie de Médicis, alors régente, envoya chez le premier-président un homme de confiance *avec charge de lui dire qu'il traitât plus doucement M. d'Epernon comme un seigneur de la qualité et du mérite qu'il étoit* (3). Cet ordre de la régente, qui montroit tout l'intérêt qu'elle prenoit à d'Epernon, exerça une telle influence sur les juges que, suivant plusieurs historiens, *ils sembloient, en interrogeant Ravaillac, craindre de lui demander comment il avoit connu d'Epernon* (4), et suffit pour arrêter la procédure commencée contre lui. Alors il

---

(1) Mémoires de Condé, tom. VI, avertissement, pag. 24.

(2) Ces paroles sont dans les notes du Journal de Henri IV, tom. IV, pag. 60; et dans celles des Mémoires de Sully, tom. VII, pag. 439. C'est ce qui a fait dire à l'auteur des Observations sur le regne de Henri IV : *Le premier président du Harlai répondit au duc d'Epernon d'une façon à lui faire entendre qu'il n'étoit pas fort persuadé de son innocence.*

(3) Ibid.

(4) L'éditeur des Mémoires de Condé dit dans l'examen du procès de Ravaillac : *Dès qu'on voyoit que Ravaillac connoissoit M. d'Epernon, comme il en étoit convenu, il semble qu'on pouvoit lui demander comment et depuis quand il connoissoit ce seigneur; mais on diroit que les juges n'osoient toucher cet article, tant ils appréhendoient de découvrir trop de choses.* Tom. VI, avertissement, pag. 29. — La même remarque est faite dans les notes de l'Histoire universelle, tom. XXXI; et dans celles des Mémoires de Sully, tom. VII.

poursuivit ses accusateurs et demanda leur mort : mais quelque fût son crédit, il ne put l'obtenir. Mademoiselle de Coman fut jetée dans une prison, où *elle mourut en persistant dans sa déposition* (1); et le capitaine de Lagarde, qui, quelques jours après la mort de Henri IV, avoit été poignardé par des gens armés, près d'une ville du gouvernement de d'Epernon, et qui, guéri de ses blessures, fut transporté à la Conciergerie (2), *en sortit sans jugement avec un brevet de six cents livres de pension, et les provisions d'une place à Paris* (3).

Je le demande à tout homme de bonne foi, d'Epernon est-il absous par ce résultat? ne reste-t-il pas accusé au tribunal de l'opinion? par quelle raison l'un de ses dénonciateurs fut-il si foiblement puni et l'autre récompensé? S'ils étoient des calomniateurs, pourquoi n'ont-ils pas été condamnés comme tels au dernier supplice, ainsi que le veulent les lois dans les affaires

---

(1) On lit dans les Mémoires de Sully : *Ce que personne n'a ignoré de la suite de cette affaire, c'est que la femme* (mademoiselle de Coman) *dont mademoiselle de Gournay tenoit ce qu'elle dit à M. de Schomberg, a été interrogée; qu'elle a soutenu hautement sa déposition, et qu'elle est morte en y persistant.* Tom. VII, p. 393. Mézeray dit, en parlant de la même personne : *Quand le roi fut mort, elle persista à tenir ce langage même par écrit.* Tom. X, pag. 424.

(2) C'est de cette prison qu'est écrit le Manifeste du capitaine de Lagarde, ainsi que la déclaration de mademoiselle de Coman. Journal de Henri IV, tom. IV, pieces justificatives.

(3) Les historiens sont d'accord là-dessus. On trouve les détails dans les notes du Journal de Henri IV, tom. IV, pag. 66 et 67; dans celles de l'Histoire universelle, tom. XXXI, pag. 263; et dans les Pieces intéressantes de La Place, tom. II, pag. 252 et 253.

criminelles? Certes, la conduite qu'on tint envers mademoiselle de Coman fait penser que l'on voulut satisfaire à la fois d'Epernon en infligeant une peine à son accusatrice, et la justice en ne répandant pas le sang de l'innocence (1); et l'on doit également conclure de la liberté et de la pension données au capitaine de Lagarde qu'il fut engagé au silence par des bienfaits.

Il auroit fallu pour l'honneur de d'Epernon que ses deux accusateurs subissent un jugement qui le vengeât, ou se rétractassent, l'un dans les fers, l'autre après son élargissement; mais il paroit qu'il lui fut impossible de les y contraindre. D'ailleurs combien d'autres charges contre lui! Plusieurs historiens assurent qu'un ami du premier-président ayant paru douter qu'il y eût des preuves dans une des dépositions qui inculpent d'Epernon, ce magistrat s'écria, en levant les yeux au ciel, *Il n'y en a que trop! il n'y en a que trop* (2)! Un écrivain impartial raconte qu'après

---

(1) On lit dans une note des Mémoires de Condé : *Elle fut condamnée à une prison perpétuelle; ce qui n'étoit pas suffisant si son accusation étoit fausse. En ce cas la peine du talion avoit lieu; il falloit la mort, comme le vouloit d'Epernon. Mais les juges sentirent bien que tout ce détail de circonstances rapporté par la demoiselle de Coman n'étoit pas controuvé; c'est ce qui les obligea à se déterminer seulement à la prison perpétuelle.* Tom. VI, avert., p. 25. — *Cet arrêt,* dit aussi l'auteur du Journal de Henri IV, *parut trop doux pour punir une calomnie de cette importance contre des personnes de la qualité du duc d'Epernon et de la marquise de Verneuil; et l'on peut croire que la preuve manqua plutôt à cette femme que la vérité, et que le temps ne portoit pas de faire autrement, ayant égard à la qualité des accusés.* Tome IV, pag 62, note.

(2) Cette anecdote est tirée des notes du Journal de Henri IV,

la mort du roi, d'Epernon alla trouver ce même magistrat, et le menaça de le poignarder si, dans le procès de Ravaillac, il énonçoit le moindre fait contre lui et contre la reine (1); de plus il a déja été prouvé que les véritables pieces de ce procès, où ce seigneur étoit impliqué, furent supprimées; et il ne l'est pas moins que les juges firent de même pour celui qu'on intenta sur sa demande à mademoiselle de Coman; enfin l'éditeur des Mémoires de Condé assure qu'un passage d'un livre intitulé, *Méthode pour étudier l'histoire*, et dans lequel d'Epernon est accusé en propres termes, fut cartonné (2).

Pourquoi tant de précautions s'il étoit innocent (3)?

On oppose en sa faveur le silence de l'histoire; mais outre que ce silence fut forcé chez la plupart des historiens par la puissance de d'Epernon, favori et complice de la régente, des mémoires contemporains, des pieces juridiques, et l'opinion d'un historiographe de

---

tom. IV, p. 62; et de celles des Mémoires de Sully, tom. VII, p. 438. On y lit encore que ce même magistrat répondit à un gentilhomme qui lui demandoit de la part de la reine ce qu'il pensoit du procès de Ravaillac, *Vous direz à la reine que Dieu m'a réservé à vivre en ce siecle pour y voir et entendre des choses si étranges que je n'eusse jamais cru le pouvoir de mon vivant.*

(1) Pieces intéressantes recueillies par La Place, tom. II, p. 261.

(2) Tom. VI, avertissement, pag. 26.

(3) L'auteur de la Méthode pour étudier l'Histoire dit: *Il ne fut jamais innocent dans l'esprit des personnes instruites de ses démarches et de son caractere. Il triompha à la honte des juges qui le reconnoissoient coupable dans le particulier.* Tome II, chap. 29, pag. 280, premiere édition.

France ne font-ils pas aussi partie de l'histoire, et ne sont-ils pas des autorités ?

On objecte que d'Epernon empêcha de tuer l'assassin dans l'instant où le coup fut porté. Quand cela seroit vrai, on pourroit n'y voir que la ruse d'un conspirateur habile; mais rien n'est moins avéré que ce fait. L'auteur des Observations de l'Histoire de Daniel le révoque fort en doute (1); et ce même Daniel qui l'avoit rapporté dans sa premiere édition l'a supprimé dans les autres, et n'y dit plus que ces mots : *Un des gentilshommes ordinaires, nommé S.-Michel, ayant apperçu le meurtrier, accourut l'épée à la main pour le percer, mais* LES SEIGNEURS *qui étoient dans le carrosse du roi lui crierent de ne pas le faire* (2) : enfin le marquis de Fontenai Mareuil dit, en parlant de Ravaillac, *Ce monstre fut pris et mené en prison*, TOUT LE MONDE *ayant crié qu'on ne le tuât pas, afin qu'on pût connoître ses complices.* Ces récits où il n'est nullement question de d'Epernon prouvent combien il est incertain que ce soit lui qui ait empêché que le sang du meurtrier ne coulât au moment de son crime.

Ce qu'il y a de constant, ce qui est rapporté par tous les historiens c'est que d'Epernon étoit dans la voiture auprès du roi, du côté de la portiere où se présenta Ravaillac; que le bras de l'assassin passa trois fois devant lui, et qu'il fut obligé de se reculer pour laisser porter les coups: que faut-il de plus pour le croire coupable ? il le seroit de lâcheté s'il ne l'étoit de trahison.

---

(1) Tom. XII, pag. 647.

(2) Histoire de France par Daniel, tom. XII, pag. 557.

Au surplus quel intérêt peut-on prendre à d'Epernon ? S'il s'agissoit d'un Bayard, d'un Duguesclin, d'un Crillon, je concevrois qu'on trouvât révoltant de voir souiller sur la scene des noms si recommandables; mais quand d'Epernon n'eût pas conspiré contre la vie de Henri IV, le rôle qu'il joue dans l'histoire ne le rendroit pas moins indigne de l'estime de la postérité. Si l'on m'objecte que Voltaire a dit de lui qu'il ne fit que des actions génereuses, je répondrai que Voltaire même a détruit cette assertion, puisqu'il a avancé le contraire dans sa Henriade, comme l'attestent ces vers sur Valois :

> Quélus et Saint-Maigrin, Joyeuse et d'*Epernon*,
> Jeunes voluptueux qui régnoient sous son nom,
> D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
> Plongeoient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.

Et comme le témoigne encore plus cette note du poëte, *C'étoient les mignons de Henri III.*

En effet, voilà comme d'Epernon débuta sous le regne de Henri III, et obtint des places et des dignités. Ce fut lui qui, lorsque ce prince se vit près d'être détrôné par les intrigues du duc de Guise, lui donna le conseil de faire poignarder ce rebelle par ses gardes (1); ce qui prouve que déja l'idée d'un assassinat ne l'effrayoit pas. Il ne se conduisit pas plus honorablement sous Henri IV. Il refusa long-temps de se soumettre à ses lois, malgré son abjuration, entretint toujours des relations avec les factieux et les agents de l'Espagne, fut l'ami de Biron, et trempa dans la conspiration des

(1) Mémoires de Sully, tom. 1, pag. 277, note.

d'Entragues contre les jours du monarque (1). Il se montra tout entier sous le regne de Louis XIII; il y viola les lois, en faisant donner par la force la régence à Marie de Médicis (2); contribua par ses conseils désastreux aux fautes de ce gouvernement inepte et dilapidateur; et quand Louis XIII exila la reine mere, il leva l'étendard de la guerre civile pour sontenir l'autorité de cette princesse contre son fils et son roi (3).

Enfin dans sa vieillesse il s'oublia au point de porter la main sur un archevêque, et il fut obligé de lui demander pardon à genoux devant tout le peuple sur le seuil de la grande église de Coutras (4).

---

(1) *Pendant ces tentatives contre la vie du roi*, dit l'auteur de l'Intrigue du cabinet, *les conjurés, qui étoient en plus grand nombre qu'on ne pensoit, resterent en suspens chacun dans le poste qu'ils s'étoient choisi. Le duc d'Epernon faisoit le malade à Metz, et s'apprêtoit à joindre le duc de Bouillon, qui devoit recevoir à Sedan la marquise de Verneuil et son fils.* Tome I, pag. 151.

(2) On lit dans l'Intrigue du cabinet : *Le duc d'Epernon, très attaché à la reine, vit plusieurs seigneurs qu'il gagna; et il prit des mesures pour que la mauvaise volonté des autres ne pût nuire aux desseins de la reine. Beaucoup de troupes postées par le duc d'Epernon entouroient le lieu de l'assemblée.* Tom. 1, pag. 221. — *Le duc d'Epernon*, dit Mézerai, *se rendit aux Augustins, où se tenoit le parlement, pour faire savoir à cette compagnie les intentions de la reine; il le fit en termes si menaçants, qu'on jugea bien qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que d'obéir. Les troupes qu'on avoit rangées autour du couvent, loin d'assurer la liberté des suffrages, ne servirent qu'à précipiter un arrêt qu'on avoit résolu d'extorquer à quelque prix que ce fût.* Histoire de France, tom. XI, pag. 2.

(3) Intrigue du cabinet, tom. II.

(4) Dictionnaire historique, tom. IX, pag. 265, édit. de 1789.

Soyons justes ; un personnage qu'aucun grand talent ne recommande ni comme guerrier ni comme administrateur, dont la fierté ne fut pas une noble élévation de l'ame, mais la plus brutale arrogance, qui se montra toute sa vie débauché, factieux, et avide, qui détesta Henri IV et Sully, les bienfaiteurs de la patrie, dévora sous deux regnes les trésors de l'état, entreprit la guerre civile, et se disposoit à faire couler le sang français pour une reine odieuse et méprisée, enfin qui avoit commencé sa carriere par la plus honteuse prostitution, et qui la termina par une réparation humiliante ; un personnage de cette espece, dis-je, n'est-il pas de ceux sur lesquels on peut laisser le champ libre aux poëtes, et mérite-t-il que dans l'examen d'une piece de théâtre on s'occupe à le défendre ?

Quant à Marie de Médicis, la maniere dont je l'ai rendue coupable dans ma tragédie pourroit me dispenser d'examiner si elle le fut réellement. Cependant voyons jusqu'à quel point on peut en douter.

Elle se trouve déja chargée dans ce que j'ai dit de Ravaillac et de d'Epernon : on l'y voit s'emparer violemment de la régence, le jour même de l'assassinat du roi, et maîtresse de l'état par ce moyen odieux, attendre, pour donner l'ordre de surveiller sévèrement le meurtrier, que l'indignation publique l'y contraigne (1) ; arrêter l'instruction criminelle commencée contre d'Epernon, acheter le silence de l'un de ses accusateurs, et détruire toutes les traces de la vérité en faisant suppri-

(1) Ce sont les paroles de Sully : *Quelques personnes*, dit-il, *vraiment scandalisées de ce qu'elles voyoient, commencerent à parler*

mer les pieces du procès de mademoiselle de Coman et de celui de Ravaillac.

Elle alla plus loin; elle admit dans son conseil secret plusieurs de ceux que la France et l'Europe appeloient hautement les assassins de son époux, tels que l'ambassadeur d'Espagne, Concini, et le duc d'Epernon (1); elle traita ce dernier, regardé comme le plus coupable, avec une distinction particuliere, poussa l'oubli des bienséances jusqu'à lui donner un appartement au Louvre, pour être plus à portée de le consulter, et força les secrétaires de lui communiquer le contenu de toutes les dépêches (2); elle gouverna d'après des principes absolument opposés à ceux de Henri IV, éloigna Sully, qui par ses talents avoit contribué à la gloire du regne précédent, abandonna les anciennes alliances, se mit par deux mariages sous la domination humiliante et désastreuse de l'Espagne, entreprit la guerre civile pour ressaisir un pouvoir qu'elle n'étoit pas en état d'exercer, et précipita la France dans un abyme, d'où le génie seul de Richelieu put la tirer. C'est ainsi que les historiens représentent sa régence. Et quel tableau ont-ils mis à côté? des princes et des députés qui demandoient à grands cris la révision du procès de Ravaillac, dans l'espoir que Marie de Médicis

---

si haut contre une pareille négligence, qu'on se crut obligé de garder dans la suite le meurtrier avec plus de soin. Mémoires de Sully, tom. VIII, pag. 4.

(1) Histoire universelle tradnite de l'anglois, tom. XXXI, p. 260. — Mémoires de Sully, tom. VIII, pag. 41.

(2) Histoire universelle traduite de l'anglais, tom. XXXI, p. 261. — Mézerai, tom. XI, pag. 8.

y seroit accusée (1); son fils, qui, devenu majeur, l'envoya en captivité dans des châteaux forts, et la réduisit à l'obligation de se retirer chez l'étranger; l'Europe enfin qui ne prit aucun intérêt à sa triste position, et la laissa mourir dans l'indigence à Cologne. Ces derniers faits sur-tout ne déposent-ils pas contre elle? Des seigneurs français, son fils, et l'Europe, auroient-ils osé traiter avec cette rigueur la veuve de Henri IV, si l'on n'eût pas cru généralement qu'elle avoit participé à sonassassinat, et si l'on n'eût pas regardé comme une juste vengeance du ciel les malheurs dont elle fut accablée.

Cette opinion générale n'avoit pas seulement pour cause les reproches que méritoit sa régence, mais encore la conduite qu'elle tint pendant la vie du roi. En effet elle ne se borna pas à l'affliger sans cesse par des plaintes et des fureurs, elle entretint des intelligences avec l'Espagne et ses émissaires, c'est-à-dire avec les ennemis de l'état (2), blâma hautement Henri sur la guerre qu'il préparoit contre cette puissance, et traita,

---

(1) On lit dans l'Intrigue du cabinet : *On éclata dans les états au point que la reine se plaignit qu'on lui manquoit de respect; et que, sous prétexte d'attaquer ses protégés, c'étoit à elle-même qu'on en vouloit. En effet plusieurs députés du tiers-état, qui étoient sans le savoir l'organe de l'animosité des princes, disoient et répétoient sans cesse que le procès de Ravaillac avoit été mal fait, qu'on auroit trouvé des complices si on avoit voulu.* Tom. I, pag. 268. Et ailleurs : *Les confédérés affectoient de dire, d'écrire, et de répéter qu'on n'avoit point recherché les complices de la mort du roi; reproche outrageant pour une épouse, et qui l'exposoit aux plus odieux soupçons.*

(2) Histoire universelle, tom. XXXI, pag. 246.

à son insu, du mariage du dauphin avec la fille du souverain qu'il alloit combattre (1).

Elle fit plus; elle souffrit que Concini tînt des discours menaçants contre son mari (2); elle conserva des relations avec plusieurs factieux que le roi soupçonnoit de n'être pas étrangers aux entreprises faites contre sa vie; elle-même leva la main sur lui pour le frapper (3); elle étoit en commerce de lettres avec une espece de prophétesse nommée Pasithée, qui lui avoit annoncé qu'il périroit dans sa cinquante-septieme année (4): quelques jours avant cette mort (qu'elle auroit dû chercher à prévenir puisqu'on la lui avoit prédite), elle résista aux instances de Sully, qui la pressoit de différer l'époque de son couronnement, en l'assurant que son époux craignoit d'y être assassiné (5); on a même écrit que Ravaillac avoit pour elle une si grande vénération, qu'il prétendit n'avoir voulu consommer son forfait qu'après ce couronnement, *Afin que la reine*, ajouta-t-il, *ne fût pas privée d'un honneur dont elle étoit si*

---

(1) Pieces intéressantes de La Place, tom. II, pag. 255.

(2) Mézerai, tom. X, pag. 402. — Mémoires de Sully, tom. VII, pag. 37.

(3) Histoire de la mere et du fils par Mézerai, tom. I, pag. 8, édit. in-12, ann. 1730. — Histoire politique et secrete de Henri IV par Dugour, pag. 354. — Dictionnaire historique, tom. VI, pag. 18.

(4) Mémoires de Sully, tom. VII, pag. 173.

(5) *Je passe sous silence*, dit Sully, *les sollicitations, les prieres, et les contestations que j'employai pendant trois jours entiers pour tâcher de la fléchir, ce fut au roi à céder.* Mémoires de Sully, tom. VII, pag. 385.

digne (1). Enfin, depuis quelque temps, affectant de craindre pour sa propre vie, elle ne prenoit rien de ce qui lui venoit des mains du roi (2).

Au surplus il faut écouter Sully sur ce qui la concerne, voici comme il raconte dans ses Mémoires la fin d'une conversation qu'il eut avec Henri IV peu de mois avant sa mort (3).

« Je ne sais si ce prince a bien connu la reine son « épouse; mais j'avoue que je fus frappé de la réflexion « qu'il me fit faire, qui est que cette princesse ne fai- « soit tant de vacarme avec lui au sujet de mademoi- « selle de Montmorency et de ses autres intrigues, que « parceque ses indignes conseillers lui persuadoient « qu'elle avoit besoin d'un prétexte pour être brouillée « avec lui, ou du moins pour paroître l'être; qu'on « payoit le public de celui-là, faute d'un meilleur; « qu'enfin tout le monde, et moi-même tout le pre- « mier, attribuoient à la jalousie ce qui étoit l'effet « d'une malice très rafinée. Je découvre ici des choses « bien odieuses, s'il est vrai que le conseil de la reine « se soit servi de ce damnable artifice pour cacher et « faire réussir des desseins si noirs qu'on n'oseroit « même les nommer. Pour me faire voir que je ne « devois point en douter, Henri me faisoit remar- « quer comment, sur une apparence aussi légere que « celle de parler plus souvent à la duchesse de Nevers, « et de prendre plaisir à sa compagnie, on avoit fait « entrer cette dame sur les rangs l'année précédente,

(1) Journal de Henri IV, tom. IV, pag. 39, note.
(2) Dictionnaire historique, t. VI, p. 18. — Mém. de Sully, t. 7.
(3) Mémoires de Sully, tom. VII, pag. 174.

« et mademoiselle de Montmorency en celle-ci, afin « de ne pas laisser refroidir la cour ni le public sur « ces sujets de divorce entre lui et la reine, qu'il étoit « nécessaire d'entretenir à quelque prix que ce fût ; et « il en concluoit qu'il ne se donneroit jamais que des « peines inutiles pour les faire cesser, etc. Le roi conti- « nuant à me parler des conseillers de la reine, entre « autres de Concini et de sa femme, m'apprit des « choses après lesquelles je ne puis les regarder que « comme des monstres ; qu'ils empêchoient la reine de « toucher aux aliments qu'il lui envoyoit, et lui per- « suadoient de faire faire fort souvent sa cuisine dans « leur chambre. Mais de quoi servoit-il à sa majesté « d'invectiver ainsi contre les Italiens et contre la « reine ? Je convenois assez qu'il n'y avoit pas de châ- « timents que les premiers ne méritassent, et qu'il « étoit tout-à-fait singulier, comme le remarquoit « Henri, que cette princesse n'eût jamais eu de liaison « qu'avec des personnes qui avoient donné les conseils « les plus violents contre sa vie au temps du tiers « parti, ou qu'avec d'autres qui ne lui vouloient pas « plus de bien présentement. Mais que pouvois-je faire « pour tirer ce prince de l'état où je le voyois, lorsque « lui-même ne s'aidoit en rien ? »

Cet entretien et les détails précédents ne sont-ils pas des témoignages d'une grande force contre Marie de Médicis.

On prétend que l'histoire a gardé le silence sur elle, ainsi que sur d'Epernon ; mais en supposant que ce silence existe, ce qui n'est pas, il ne prouveroit rien en sa faveur aux yeux de quiconque réfléchit sur les circonstances.

Le jour même de la mort de Henri IV, la reine usurpa la régence; et depuis, d'Epernon, Concini, et l'ambassadeur d'Espagne régnerent sous son nom: qui donc eût été assez téméraire pour imprimer une accusation formelle contre elle et ses favoris? Une femme osa dénoncer d'Epernon devant les tribunaux, et fut punie; cet exemple dut arrêter la plume des écrivains. Il y a plus; la régente et ses favoris, ayant des graces à distribuer, purent aisément trouver des historiens qui s'attacherent à les défendre, traiterent de calomnies tous les bruits qui s'étoient répandus, et obtinrent l'apparence du triomphe dans le silence forcé des autres; mais n'est-ce pas une espece de preuve de la complicité de Marie de Médicis que des doutes et des imputations se soient élevés sous son gouvernement même, et que plusieurs écrivains de son temps n'aient pas caché ces présomptions défavorables?

D'ailleurs il me semble que ce que je viens de transcrire des Mémoires de Sully, qui avoit pourtant des ménagements à garder, ne fait que trop connoître ce que l'on doit penser. Veut-on qu'un autre passage confirme le premier? qu'on lise attentivement cette description de l'intérieur du Louvre après le meurtre du roi (1).

« A s'arrêter au simple dehors, dit Sully, et à tout « ce qui étoit fait pour attirer les yeux, rien n'avoit « paru changé au Louvre. La pompe lugubre y paroissoit avoir rafiné sur tout. Les tentures dont les murailles, les planchers et les plafonds étoient cou-

(1) Mémoires de Sully, tom. VIII, pag. 39.

« verts, les meubles et tous les autres instruments du « deuil public auroient pu faire regarder les apparte- « ment de parade de ce palais comme le séjour même « de la tristesse et le domicile de la mort.

« La chose commençoit à paroître un peu plus dou- « teuse lorsqu'on passoit de là à envisager le maintien des « personnes destinées à faire les honneurs de cette triste « cérémonie; car si parmi eux l'on voyoit encore pous- « ser de sincères gémissements et verser de véritables « larmes, il n'y avoit que trop d'ailleurs de quoi for- « mer et faire sentir le contraste.

« Mais si de là on descendoit dans les appartements « de dessous, qu'on appeloit les entresols, c'est en ces « endroits qu'on pouvoit prendre une véritable idée « de la disposition des cœurs et des esprits. La magni- « ficence, bannie de tout le reste du palais, en avoit « fait son asile; l'or, la pourpre, la broderie, les or- « nements somptueux en faisoient un lieu de délices, « le luxe y étoit dans toute sa profusion. Je ne pouvois « y entrer moi et un petit nombre de vrais Français, « sans sentir déchirer mon cœur du plus violent dépit « de voir quels objets on substituoit ainsi à celui de la « perte publique. J'ai honte de dire que tout l'artifice « dont on usoit pour dérober aux yeux ce spectacle « d'insensibilité et d'ingratitude ne se déceloit que « trop souvent par les éclats de rire, par les épanche- « ments de joie, les chants d'alégresse qu'on entendoit « partir de ces endroits : aussi n'étoient-ils remplis que « de gens heureux, ou qui croyoient l'être; c'est là « que résidoit la vraie cour. »

Quelles réflexions cette peinture fait naître! N'étoit-ce pas la reine qui avoit rempli ces appartements secrets

d'un luxe si opposé à sa situation et à son devoir? n'étoit-ce pas elle qui permettoit ces éclats de rire, ces chants, ces signes d'une joie indécente qui en partoient? Et Sully, en les retraçant avec l'indignation d'un cœur vertueux, ne laisse-t-il pas assez entrevoir qu'il la regardoit comme complice des meurtriers de son époux, et n'a-t-il pas en quelque sorte dressé son acte d'accusation?

D'autres écrivains, obligés à moins d'égards, se sont exprimés encore avec plus de clarté.

M. Anquetil, dans son précis de l'Histoire universelle, termine le regne de Henri IV par cette réflexion:

« C'est une tache pour la réputation de Henriette « d'Entragne sa maîtresse, et de Marie de Médicis sa « femme, qu'on hésite de décider entre elles deux « laquelle arma le bras de l'assassin. »(1)

Bury, dans son Histoire de la vie de Henri IV, raconte cette anecdote:

« Concini fut instruit un des premiers de la mort « du roi; aussitôt qu'il la sut, il se présenta à « la porte du cabinet de la reine, l'entrouvrit, dit, « en avançant la tête, *è amazzato* (il est frappé); la « referma, et se retira. » (2)

Mézerai, après avoir dit dans son Histoire de France, *Que la maison d'Autriche, au moment où Henri armoit contre elle, s'attendoit à quelque accident qui étoit imprévu à ses ennemis, mais dont elle avoit les ressorts en sa main pour les lâcher dans l'extrémité,*

(1) Précis de l'Histoire universelle, tom. VII, p. 305, édit. in-12, ann. 7.

(2) Vie de Henri IV, tom. IV, pag. 213.

ajoute ces paroles remarquables : « Plusieurs ont cru « qu'ils étoient dans les entrailles de la France, et « même dans la maison royale. » (1)

On trouve dans l'Histoire universelle, à la fin du regne de Henri IV, cette note qui ne laisse guere de doute :

« J'insererai ici une remarque que je copierai sur « l'original des recueils faits par Robert Sidney, second « comte de Leicester, qui a été ambassadeur en France » depuis l'an 1636, jusqu'à l'année 1641.

« Monsieur de Bouillon et moi, dit-il, nous nous « entretenions à Paris, en 1636, de plusieurs cho- « ses qui regardoient Henri IV et sa mort. Je dis « que je croyois que le coup étoit parti de l'Espagne : « Cela venoit d'une autre côté, me répondit-il, insi- « nuant, à ce que j'imaginai, qu'il s'agissoit de la reine- « mere aidée des petits collets. » (2)

Le président Hénault, dans son Abrégé de l'Histoire de France, prononce sur la mort de Marie de Médicis ce mot terrible :

« Marie de Médicis, princesse dont la fin fut digne « de pitié, mais d'un esprit trop au-dessous de son am- « bition, et qui ne fut peut-être pas assez surprise ni « assez affligée de la mort funeste d'un de nos plus « grands rois. » (3)

Et dans un morceau intitulé, l'*Eloge du silence*, où il rappelle la phrase que je viens de citer, comme un

---

(1) Histoire de France, tom. x, pag. 424.

(2) Histoire universelle traduite de l'anglais, tom. xxxi, p. 260.

(3) Abrégé de l'Histoire de France, tom. ii, p. 695, éd. in-12, ann. 1774.

exemple d'une réticence heureuse, il ajoute: *Surprise; on m'entend!*

Enfin voici ce qu'on lit dans un écrit d'Augustin Conon, avocat au parlement de Rouen, qui a pour titre, *Réflexions historiques sur la mort de Henri-le-Grand* (1):

« Les extrêmes liaisons (2) que le duc d'Epernon a toujours eues avec Marie de Médicis, mere de Louis XIII, « et autres fortes considérations, montrent qu'avec « très grande raison on la crut complice de la mort du « roi son mari. Elle étoit en piques continuelles avec « lui sur les jalousies qu'elle avoit de ses infidélités. « Elle avoit le cœur italien, c'est-à-dire vindicatif. Con- « cini, depuis fait maréchal d'Ancre, et sa femme, « qui la gouvernoient, lui avoient persuadé de deman- « der au roi qu'il la fît sacrer et couronner avant son « départ, afin que dans l'embarras de cette cérémonie « Ravaillac pût exécuter plus aisément son funeste des- « sein. Le sieur Perefixe a écrit que Sully remarque « dans ses Mémoires que le roi lui avoit dit plus d'une « fois: Mon ami, ce sacre me présage quelque mal- « heur; ils me tueront; je ne sortirai jamais de cette « ville, j'y mourrai; mes ennemis n'ont d'autre remede « que ma mort. Il eut encore des pressentiments du « même malheur fondés sur des conjectures très vio- « lentes; car comme la reine craignoit avec raison que « l'Espagne, dont elle étoit complice dans cette mort,

---

(1) Cet écrit, dont je ne cite que deux paragraphes, mérite d'être lu en entier; il est imprimé dans les pieces intéressantes recueillies par La Place tom. II, pag. 243.,

(2) Idem, pag. 253.

« n'en voulût recueillir seule tous les avantages au pré-
« judice d'elle et de ses enfants, en troublant l'état et
« en tâchant de l'usurper, elle crut devoir se précau-
« tionner contre cette crainte, et traiter du vivant
« même de son mari, et à son insu, du mariage de mon-
« seigneur le dauphin de France avec l'infante d'Es-
« pagne, pour affermir le repos de l'état et sa régence
« future par le nœud de cette alliance, etc. »

« De tout ce qui est dit ci-dessus, il paroît que le duc
« d'Epernon étoit le complice du meurtre aussi-bien
« que la reine, et que leurs intérêts étoient liés pour
« assurer l'impunité de leur crime qui ne pouvoit être
« mieux à couvert qu'en donnant l'autorité de la ven-
« ger à celle qui en étoit coupable. » (1).

Ces paroles sont positives; et d'après tant de citations, l'on conviendra que l'histoire inculpe Marie de Médicis comme d'Epernon.

Les imputations faites à ces deux personnages sont si nombreuses, si fortes, si précises, qu'un jury chargé de prononcer sur eux craindroit de les absoudre; comment donc ne m'auroient-elles pas donné le droit de les accuser dans une pièce de théâtre?

J'ose croire que j'aurois eu ce droit même avec beaucoup moins de preuves. Combien de bonnes tragédies chargent d'un crime des personnages que l'histoire n'en accuse pas formellement!

La Harpe, qu'on ne taxera pas d'avoir ignoré les regles de l'art dramatique, fait avouer à Jeanne de Naples, dans la tragédie de ce nom, qu'elle a consenti au meurtre de son mari, lorsque l'histoire, loin de

(1) *Ibid.* pag. 279.

l'avancer, assure même que cette reine obtint du pape, après une longue procédure, un jugement qui la déclaroit innocente. Tous ceux qui ont traité en tragédie le sujet de *don Carlos* font mourir ce prince ainsi que la reine d'Espagne par l'ordre de Philippe II; cependant l'histoire ne l'affirme pas: cette inculpation n'est clairement énoncée que dans le manifeste de Guillaume de Nassau, ennemi de ce monarque. Voltaire a pris la même liberté; il rend Sémiramis coupable d'un empoisonnement dont la plupart des auteurs qui ont écrit sur elle l'ont pleinement disculpée.

Mais ce n'est pas seulement l'exemple de ce grand tragique qui m'est favorable, ce sont ses préceptes. Il a dit dans la préface de don Pedre: *L'histoire n'ayant été trop souvent que le récit des fables et des préjugés, quand on entreprend une tragédie tirée de l'histoire, que fait-on? L'auteur choisit la fable ou le préjugé qui lui plaît davantage.* Voilà ce que j'aurois pu me contenter d'opposer à mes adversaires, s'ils ne m'eussent contraint d'entrer dans une discussion qui seroit en toute autre circonstance fort étrangere à l'art; j'aurois pu leur répondre seulement, que la tragédie ne sauroit offrir la vérité qu'avec un mélange d'inventions propres à la faire valoir; que le poëte dramatique n'est astreint à retracer fidèlement que les évènements principaux et les caracteres de ses premiers personnages; qu'à ces deux exceptions près, il peut rejeter tout ce qui n'est pas à sa convenance, choisir dans les traditions douteuses la croyance qui lui paroît la plus théâtrale, modifier ou même omettre toutes les circonstances peu importantes, parcequ'avant tout il doit plaire, attacher, intéresser, et qu'enfin comme il n'y a pas de tragédie toute faite dans l'histoire, il faut bien qu'on lui laisse

les moyens nécessaires pour ordonner et composer la sienne. Tels sont les vrais principes, ceux qui ont été suivis par Corneille, Racine, Voltaire, et leurs meilleurs disciples, et avec lesquels ils ont fait des chefs-d'œuvre; il faut respecter ces principes, ou renoncer à des productions vraiment dramatiques.

Au surplus ceux qui s'intéressent à l'innocence de Marie de Médicis et de d'Epernon peuvent se rassurer. Une piece de théâtre, admettant nécessairement quelques fictions, n'est jamais un monument historique; et l'on ne sauroit se servir des faits qu'elle avance pour noircir la mémoire des personnages qui y figurent. C'est donc à tort que l'on a prétendu que ma tragédie jetoit le déshonneur sur des noms illustres (1). La famille de Vendôme est-elle flétrie parceque Voltaire, dans sa tragedie d'Adélaïde Duguesclin, a cru pouvoir attacher ce nom à un prince qui commande l'assassinat de son frere? Et si l'on peut citer un autre genre, les Lusignans sont-ils diffamés parceque madame Cotin, dans son roman de Mathilde, a fait d'un Lusignan un lâche assassin?

Après avoir répondu aux reproches qui m'ont été adressés, qu'il me soit permis de disculper mon héros d'un tort qu'on lui prête.

Ces historiens, si timides en parlant de Marie de Médicis et de d'Epernon, l'ont été beaucoup moins

---

(1) Le nom de d'Epernon n'est pas aussi illustre qu'on a voulu le faire croire: suivant des biographes, il étoit petit-fils d'un notaire. D'ailleurs, illustre ou non, sa famille est éteinte, sa mémoire ne commande aucune considération; le rôle que je lui fais jouer ne peut donc affliger personne.

lorsqu'il a été question d'imprimer une tache à la mémoire de Henri IV. Comme il paroît que ce monarque, né avec un cœur tendre, eut quelque penchant pour la princesse de Condé, la plupart ont écrit qu'il n'entreprenoit la guerre que dans le dessein de la retirer des mains des Espagnols, à qui son époux l'avoit confiée, et l'ont représenté comme un nouveau Pâris prêt à embraser l'Europe pour une autre Hélene. Sans doute cette calomnie romanesque, inventée et répandue par ses ennemis au moment de son expédition, a dû être avidement adoptée par la multitude, et sur-tout par Marie de Médicis, qui avoit un caractere très jaloux, d'autant plus que des apparences assez fortes l'appuyoient ; mais des écrivains ont-ils pu y ajouter foi? Ceux qui l'ont répétée s'y sont cru autorisés, parcequ'à la nouvelle de la fuite de la princesse de Condé avec son mari, le roi voulut les faire revenir l'un et l'autre dans ses états : cependant on ne sauroit en conclure qu'il fût même amoureux d'elle. Le prince de Condé, en conduisant sa femme à Bruxelles sans l'aveu de son souverain (ce que le titre de premier prince du sang rendoit une action très condamnable) avoit publié qu'il s'y étoit vu forcé par les poursuites amoureuses du roi; l'honneur de Henri, et non pas son amour, étoit donc engagé à ce qu'ils revinssent en France pour faire tomber un bruit qui nuisoit à sa réputation ? Ses négociations à ce sujet ne réussirent pas; et il se passa plusieurs mois entre l'évasion de la princesse de Condé et la déclaration de la guerre : d'ailleurs les préparatifs en étoient immenses, et faits bien avant que le roi parût épris de cette princesse; depuis long-temps même il avoit amassé de grands trésors, et s'étoit

assuré l'alliance des puissances de l'Italie et des princes protestants de l'Allemagne : tout cela ne prouve-t-il pas que l'amour n'avoit aucune part à ses projets guerriers ? En effet auroit-il eu besoin de tant de forces pour enlever une femme que les Espagnols gardoient à Bruxelles ; et le sévere Sully auroit-il déployé un zele si actif pour une entreprise dont l'objet n'eût été que le triomphe d'une intrigue galante ? Peut-on croire que le roi lui-même, si renommé par son humanité et l'amour qu'il portoit à son peuple, eût voulu pour ce but honteux exposer le sang de ses sujets et de ses alliés ? Non ; la bonté de son cœur, l'élévation de son ame ne permettent pas de le penser, et défendoient de l'écrire : est-ce notre Henri IV que des historiens français devoient ainsi méconnoître ?

FIN.

67288